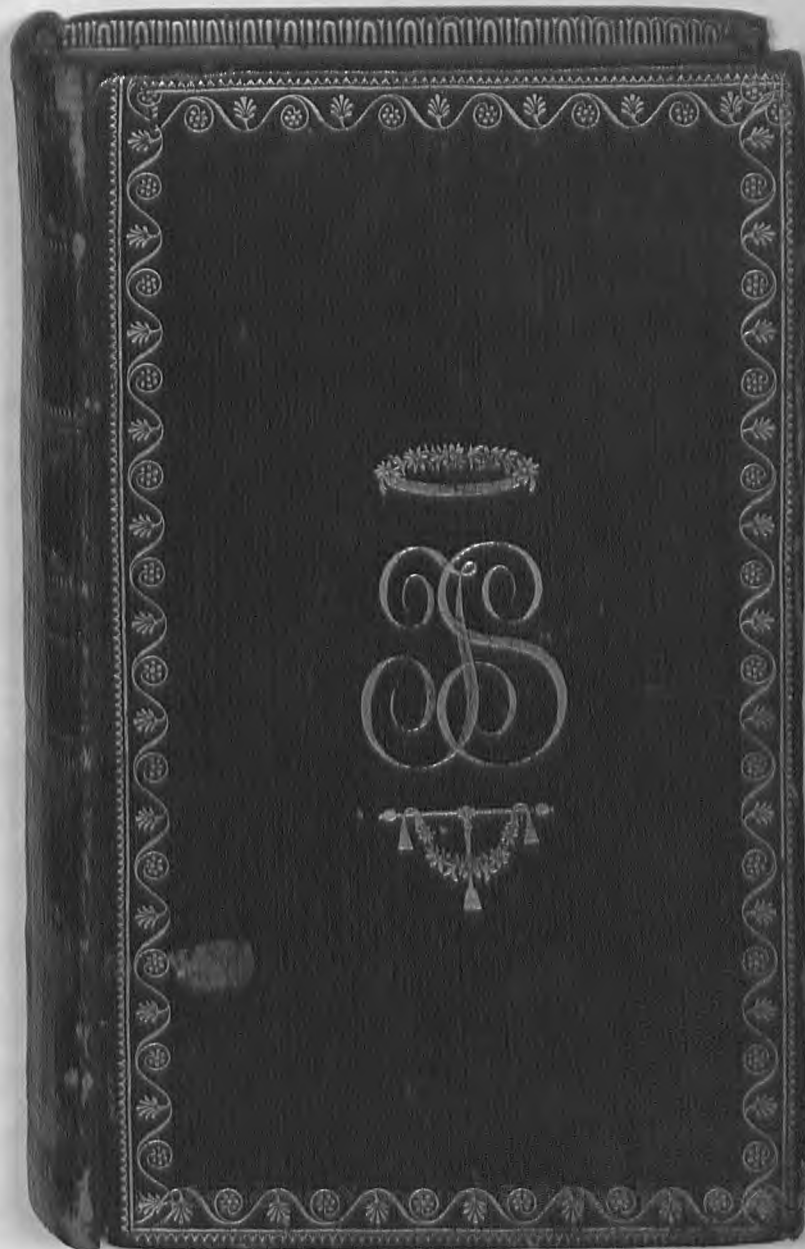




LES AVENTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

PAR FRANÇOIS SALIGNAC
DE LA MOTHE FÉNÉLON.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
L'AN IV^e DE LA RÉPUBLIQUE.
1796.



ΔΩΡΕΑ
ΝΙΚ. ΔΙΑΜΑΝΤΟΠΟΥΛΟΥ
1977

ΕΘΝΟΣΙΑ ΚΕΝΤΡΙΚΗ ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ ΒΕΡΟΙΑΣ

32900

21-11-78

800

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

TÉLÉMAQUE.

LIVRE XIX.

4.

1

S O M M A I R E

DU LIVRE DIX-NEUVIEME.

TÉLÉMAQUE entre dans les champs élysées, où il est reconnu par Arcésius son bisaïeul, qui l'assure qu'Ulysse est vivant, qu'il le reverra à Ithaque, et qu'il y régnera après lui. Arcésius lui dépeint la félicité dont jouissent les hommes justes, sur-tout les bons rois, qui, pendant leur vie, ont servi les dieux et fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernés. Il lui fait remarquer que les héros qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guerre sont beaucoup moins heureux dans un lieu séparé. Il donne des instructions à Télémaque : puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliés.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας



Delavallé, Paris.

Villars, Italy.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

LES AVENTURES
DE
TÉLÉMAQUE.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

Lorsque Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé, comme si on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine : il comprit, par ce soulagement, les malheurs de ceux qui y étoient renfermés sans espérance d'en sortir jamais. Il étoit effrayé de voir combien les rois étoient plus rigoureusement tourmentés que les autres coupables. Quoi ! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de pieges, tant de difficultés de con-

noître la vérité pour se défendre contre les autres et contre soi-même ! enfin tant de tourments horribles dans les enfers , après avoir été si agité , si envié , si traversé dans une vie courte ! Ô insensé celui qui cherche à régner ! Heureux celui qui se borne à une condition privée et paisible où la vertu lui est moins difficile !

En faisant ces réflexions , il se troubloit au dedans de lui-même : il frémit , et tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venoit de considérer. Mais à mesure qu'il s'éloigna de ce triste séjour des ténèbres , de l'horreur et du désespoir , son courage commença peu-à-peu à renaître : il respiroit , et entrevoyoit déjà de loin la douce et pure lumière du séjour des héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons rois qui avoient jusqu'alors gouverné sagement les hommes : ils étoient séparés du reste des justes. Comme les méchants princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi les bons rois jouissoient dans les champs élysées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étoient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissans et fleuris : mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux, et y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur : un nombre infini d'oiseaux faisoient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit

tout ensemble les fleurs du printemps qui naissoient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendoient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule : là jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains desirs, n'approchèrent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point ; et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue : une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable

à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière: elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur crystal: elle n'éblouit jamais; au contraire, elle fortifie les yeux et porte dans le fond de l'ame je ne sais quelle sérénité: c'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux et elle y entre; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les aliments s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie: ils sont plongés dans cet abyme de délices comme les poissons dans la mer; ils ne veulent plus rien; ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure appaise

la faim de leur cœur ; tous leurs desirs sont rassasiés , et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vuides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien , parceque le comble de leur félicité , qui vient du dedans , ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors ; ils sont tels que les dieux , qui , rassasiés de nectar et d'ambrosie , ne daigneroient pas se nourrir des viandes grossieres qu'on leur présenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort , la maladie , la pauvreté , la douleur , les regrets , les remords , les craintes , les espérances même qui coûtent souvent autant de peines que les craintes , les divisions , les

dégoûts, les dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde fendent les nues, seroient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émus : seulement ils ont pitié des miseres qui accablent les hommes vivant dans le monde ; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage : mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécemment ; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu, qui les transporte : ils sont, sans inter-

ruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mere qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort ; et cette joie, qui échappe bientôt à la mere, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes ; jamais elle ne languit un instant ; elle est toujours nouvelle pour eux : ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent : ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils déplorent ; ils repassent avec plaisir ces tristes mais courtes années où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons ; ils admirent le secours des dieux qui les

ont conduits , comme par la main ,
à la vertu , au milieu de tant de périls.
Je ne sais quoi de divin coule sans
cesse au travers de leurs cœurs comme
un torrent de la divinité même qui
s'unit à eux ; ils voient , ils goûtent
qu'ils sont heureux , et sentent qu'ils
le seront toujours. Ils chantent les
louanges des dieux , et ils ne font tous
ensemble qu'une seule voix , une seule
pensée , un seul cœur : une même fé-
licité fait comme un flux et reflux
dans ces ames unies.

Dans ce ravissement divin les sie-
cles coulent plus rapidement que les
heures parmi les mortels , et cepen-
dant mille et mille siècles écoulés
n'ôtent rien à leur félicité toujours
nouvelle et toujours entière. Ils re-
gnent tous ensemble , non sur des
trônes que la main des hommes peut
renverser , mais en eux-mêmes , avec

une puissance immuable ; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis ; les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télémaque, qui cherchoit son pere, et qui avoit craint de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix et de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, et qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disoit-il, que la véritable vie se trouve ; et la nôtre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, et d'en voir si peu dans les champs élysées ; il comprit

qu'il y a peu de rois assez fermes et assez courageux pour résister à leur propre puissance, et pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi les bons rois sont très rares ; et la plupart sont si méchants, que les dieux ne seroient pas justes si, après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissoient après leur mort.

Télémaque, ne voyant point son pere Ulysse parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte, son grand-pere. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable et plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillèsse ne ressembloit point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre ; on voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort : c'étoit un mélange de tout

ce que la vieillesse a de grave , avec toutes les graces de la jeunesse ; car les graces renaissent même dans les vieillards les plus caducs , au moment où ils sont introduits dans les champs élysées. Cet homme s'avançoit avec empressement , et regardoit Télémaque avec complaisance , comme une personne qui lui étoit fort chere. Télémaque , qui ne le reconnoissoit point , étoit en peine et en suspens.

Je te pardonne , ô mon cher fils , lui dit ce vieillard , de ne me point reconnoître ; je suis Arcésius , pere de Laërte. J'avois fini mes jours avant qu'Ulysse , mon petit-fils , partît pour aller au siege de Troie ; alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice. Dès lors j'avois conçu de toi de grandes espérances ; elles n'ont point été trompeuses , puisque je te vois descendu dans le royaume

de Pluton pour chercher ton pere, et que les dieux te soutiennent dans cette entreprise. Ô heureux enfant, les dieux t'aiment et te préparent une gloire égale à celle de ton pere ! Ô heureux moi-même de te revoir ! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux ; il vit encore ; il est réservé pour relever notre maison dans l'isle d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumiere, et attend que son fils revienne pour lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher

filz ! toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'écloise ; tu te verras changé insensiblement : les graces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe ; il ne t'en restera qu'un triste souvenir : la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur.

Ce temps te paroît éloigné : hélas ! tu te trompes, mon filz ; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi ;

et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix.

Tu reverras enfin bientôt ton pere reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui. Mais, hélas! ô mon fils, que la royauté est trompeuse! quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat et délices; mais de près, tout est épineux. Un particulier peut, sans déshonneur, mener une vie douce et obscure: un roi ne peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce et oisive aux fonctions pénibles du gou-

vernement. Il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, et il ne lui est jamais permis d'être à lui-même ; ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parcequ'elles causent le malheur des peuples , et quelquefois pendant plusieurs siècles : il doit réprimer l'audace des méchants, soutenir l'innocence , dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal ; il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'état a besoin : ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même , il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient s'ils n'étoient retenus. Crains donc , mon fils , crains une condition si périlleuse : arme-toi de courage contre toi-même , contre tes passions et contre les flatteurs.

En disant ces paroles , Arcésius paroissoit animé d'un feu divin , et

montrait à Télémaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la royauté. Quand elle est prise, disoit-il, pour se contenter soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie : quand elle est prise pour remplir ses devoirs et pour conduire un peuple innombrable comme un pere conduit ses enfants, c'est une servitude accablante qui demande un courage et une patience héroïques, Aussi est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincère vertu possèdent ici tout ce que la puissance des dieux peut donner pour rendre une félicité complete.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, ses paroles entroient jusqu'au fond du cœur de Télémaque ; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec son burin grave sur l'airain les figures ineffaçables qu'il veut

montrer aux yeux de la plus reculée postérité. Ces sages paroles étoient comme une flamme subtile qui pénétoit dans les entrailles du jeune Télémaque ; il se sentoit ému et embrasé ; je ne sais quoi de divin sembloit fondre son cœur au dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même le consumoit secrètement ; il ne pouvoit ni le contenir, ni le supporter, ni résister à une si violente impression : c'étoit un sentiment vif et délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Télémaque commença à respirer plus librement. Il reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte : il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse, son pere, des traits de cette même ressemblance

lorsqu'Ulysse partit pour le siege de Troie.

Ce ressouvenir attendrit son cœur ; des larmes douces et mêlées de joie coulerent de ses yeux. Il voulut embrasser une personne si chere ; plusieurs fois il l'essaya inutilement : cette ombre vaine échappa à ses embrassements comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir ; tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive ; tantôt ses levres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proférer ; ses mains s'étendent avec effort et ne prennent rien : ainsi Télémaque ne peut contenter sa tendresse ; il voit Arcésius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui sont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le sage vieillard, les hommes qui ont été l'ornement de leur siècle, la gloire et le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des rois qui ont été dignes de l'être, et qui ont fait avec fidélité la fonction des dieux sur la terre. Ces autres que tu vois assez près d'eux, mais séparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre : ce sont des héros, à la vérité ; mais la récompense de leur valeur et de leurs expéditions militaires ne peut être comparée avec celle des rois sages, justes et bienfaisants.

Parmi ces héros, tu vois Thésée, qui a le visage un peu triste : il a ressenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuse, et il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hippolyte : heureux

s'il n'eût point été si prompt et si facile à irriter ! Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance à cause de cette blessure qu'il reçut au talon , de la main du lâche Pâris , et qui finit sa vie. S'il eût été aussi sage , juste et modéré qu'il étoit intrépide , les dieux lui auroient accordé un long regne ; mais ils ont eu pitié des Phthiotes et des Dolopes , sur lesquels il devoit naturellement régner après Pélée : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux , plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques ont accourci le fil de ses jours , et il a été comme une fleur à peine éclosé que le tranchant de la charrue coupe , et qui tombe avant la fin du jour où on l'avoit vue naître. Les dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrents et des tempêtes pour punir les

hommes de leurs crimes ; ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troie pour venger le parjure de Laomédon et les injustes amours de Paris. Après avoir employé ainsi cet instrument de leurs vengeances, ils se sont apaisés, et ils ont refusé aux larmes de Thétis de laisser plus long-temps sur la terre ce jeune héros qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes et les royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce visage farouche ? c'est Ajax, fils de Télamon et cousin d'Achille : tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il prétendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre qu'à lui ; ton pere ne crut pas les lui devoir céder : les Grecs jugerent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de dés-

espoir ; l'indignation et la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui , mon fils , car il croiroit que tu voudrois lui insulter dans son malheur ; et il est juste de le plaindre : ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine , et qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage parceque nous lui sommes odieux ? Tu vois de cet autre côté Hector , qui eût été invincible si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même temps. Mais voilà Agamemnon qui passe , et qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clytemnestre. Ô mon fils , je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux freres Atrée et Thyeste a rempli cette maison d'horreur et de sang. Hélas ! combien un crime en attire d'autres ! Agamem-

non, revenant à la tête des Grecs du siège de Troie, n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquise : telle est la destinée de presque tous les conquérants. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre ; mais ils n'ont point été aimables et vertueux : aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des champs élysées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice, et ont aimé leurs peuples : ils sont les amis des dieux. Pendant qu'Achille et Agamemnon, pleins de leurs querelles et de leurs combats, conservent encore ici leurs peines et leurs défauts naturels ; pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, et qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes et vaines ; ces rois justes, étant purifiés par la lumière divine

dont ils sont nourris, n'ont plus rien à désirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels ; et les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux leur paroissent comme des jeux d'enfants ; leurs cœurs sont rassasiés de la vérité et de la vertu , qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes ; plus de desirs , plus de besoins , plus de crainte : tout est fini pour eux , excepté leur joie , qui ne peut finir.

Considere , mon fils , cet ancien roi Inachus qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce et si majestueuse : les fleurs naissent sous ses pas : sa démarche légère ressemble au vol d'un oiseau ; il tient dans sa main une lyre d'ivoire ; et dans un transport

éternel il chante les merveilles des dieux. Il sort de son cœur et de sa bouche un parfum exquis ; l'harmonie de sa lyre et de sa voix raviroit les hommes et les dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs , et auquel il donna des lois.

De l'autre côté, tu peux voir, entre ces myrtes , Cécrops , égyptien , qui le premier régna dans Athenes , ville consacrée à la sage déesse dont elle porte le nom. Cécrops , apportant des lois utiles de l'Égypte , qui a été pour la Grece la source des lettres et des bonnes mœurs , adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique , et les unit par les liens de la société. Il fut juste , humain , compatissant : il laissa les peuples dans l'abondance , et sa famille dans la médiocrité , ne

voulant point que ses enfants eussent l'autorité après lui, parcequ'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi dans cette petite vallée Éricthon, qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoie : il le fit en vue de faciliter le commerce entre les isles de la Grece; mais il prévint l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit-il à tous les peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles, qui sont les véritables : cultivez la terre pour avoir une grande abondance de blé, de vin, d'huile et de fruits; ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait et qui vous couvrent de leur laine : par-là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfants, plus vous serez riches, pourvu que vous

les rendiez laborieux ; car la terre est inépuisable , et elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitants qui ont soin de la cultiver ; elle les paie tous libéralement de leur peine , au lieu qu'elle se rend avare et ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont aux vrais besoins de l'homme. Pour l'argent monnoyé , il ne faut en faire aucun cas qu'autant qu'il est nécessaire ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au dehors , ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays ; encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe , la vanité et la mollesse.

Le sage Érichon disoit souvent :

Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un présent funeste en vous donnant l'invention de la monnoie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicious qui ne vont qu'à amollir et qu'à corrompre les mœurs; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité qui fait tout le repos et toute la sûreté de la vie; qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine et la source de tous les vrais biens: mais les dieux me sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin quand Éricthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il se retira de douleur sûr une montagne sauvage, où il vécut pauvre et éloigné des hommes

jusqu'à une extrême vieillesse , sans
** vouloir se mêler du gouvernement
des villes.

Peu de temps après lui, on vit paroître dans la Grece le fameux Triptoleme , à qui Cérès avoit enseigné l'art de cultiver les terres, et de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déjà le blé et la manière de le multiplier en le semant : mais ils ignoroient la perfection du labourage ; et Triptoleme , envoyé par Cérès, vint, la charrue en main, offrir les dons de la déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle et pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptoleme apprit aux Grecs à fendre la terre et à la fertiliser en déchirant son sein : bientôt les moissonneurs ardents et infatigables firent

tomber sous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épis qui couvroient les campagnes. Les peuples même sauvages et farouches qui couroient épars çà et là dans les forêts d'Épire et d'Étolie pour se nourrir de glands, adoucirent leurs mœurs et se soumirent à des lois quand ils eurent appris à faire croître des moissons et à se nourrir de pain.

Triptoleme fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a à ne devoir ses richesses qu'à son travail, et à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode et heureuse. Cette abondance si simple et si innocente qui est attachée à l'agriculture les fit souvenir des sages conseils d'Éricthon; ils méprisèrent l'argent et toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les

tentent de chercher des plaisirs dange-
reux, et qui les détournent du tra-
vail, où ils trouveroient tous les biens
réels avec des mœurs pures dans une
pleine liberté. On comprit donc qu'un
champ fertile et bien cultivé est le
vrai trésor d'une famille assez sage
pour vouloir vivre frugalement comme
ses peres ont vécu. Heureux les Grecs,
s'ils étoient demeurés fermes dans ces
maximes si propres à les rendre puis-
sants, libres, heureux, et dignes de
l'être par une solide vertu ! Mais,
hélas ! ils commencent à admirer les
fausses richesses, ils négligent peu-à-
peu les vraies, et ils dégénèrent de
cette merveilleuse simplicité.

Ô mon fils, tu régneras un jour !
alors souviens-toi de ramener les
hommes à l'agriculture, d'honorer
cet art, de soulager ceux qui s'y ap-
pliquent, et de ne souffrir point que

les hommes vivent ni oisifs ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe et la mollesse. Ces deux hommes, qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille et des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printemps est au-dessus de l'hiver glacé, et que la lumière du soleil est plus éclatante que celle de la lune.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, il apperçut que Télémaque avoit toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers, et d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lis et de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressembloient à celles d'Iris quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les

ordres des dieux. C'étoit le grand roi Sésostris que Télémaque reconnut dans ce beau lieu ; il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur son trône d'Égypte. Des rayons d'une lumière douce sortoient de ses yeux , et ceux de Télémaque en étoient éblouis. A le voir on eût cru qu'il étoit enivré de nectar , tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au-dessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus.

Télémaque dit à Arcésius : Je reconnois , ô mon pere , Sésostris , ce sage roi d'Égypte , que j'y ai vu il n'y a pas long-temps.

Le voilà , répondit Arcésius , et tu vois par son exemple combien les dieux sont magnifiques à récompenser les bons rois : mais il faut que tu saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui

étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier les règles de la modération et de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil et l'insolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le desir d'en faire d'autres ; il se laissa séduire par la vaine gloire des conquérants ; il subjugna, ou, pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Égypte, il trouva que son frere s'étoit emparé de la royauté, et avoit altéré, par un gouvernement injuste, les meilleures lois du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire : il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les rois qu'il avoit vaincus. Dans la suite, il reconnut sa faute, et eut

honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les conquérants font contre leurs états et contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un roi d'ailleurs si juste et si bienfaisant; et c'est ce qui diminue la gloire que les dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paroît si éclatante? C'est un roi de Carie, nommé Dioclides, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille, parceque l'oracle avoit dit que, dans la guerre des Cariens et des Lyciens, la nation dont le roi périroit seroit victorieuse.

Considere cet autre; c'est un sage législateur, qui, ayant donné à sa nation des lois propres à les rendre bons et heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ces

lois pendant son absence : après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, et mourut pauvre dans une terre étrangère, pour obliger son peuple, par son serment, à garder à jamais des lois si utiles.

Cet autre que tu vois est Eunésyme, roi des Pyliens, et un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravagea la terre, et qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux dieux d'apaiser leur colère en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocents. Les dieux l'exaucerent, et lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs est le fameux Bélus : il régna en Égypte; et il épousa Anchinée, fille du dieu Nilus, qui cache

la source de ses eaux, et qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils : Danaüs, dont tu sais l'histoire ; et Égyptus, qui donna son nom à ce beau royaume. Bélus se croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple, et par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur imposer.

Ces hommes, que tu crois morts, vivent, mon fils ; et c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre, qui n'est qu'une mort : les noms seulement sont changés. Plaise aux dieux de te rendre assez bon pour mériter cette vie heureuse que rien ne peut plus finir ni troubler ! Hâte-toi, il en est temps, d'aller chercher ton pere. Avant que de le trouver, hélas ! que tu verras répandre de sang ! mais quelle gloire t'attend dans les cam-

pagnes de l'Hespérie ! Souviens-toi des conseils du sage Mentor : pourvu que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples et dans tous les siècles.

Il dit ; et aussitôt il conduisit Télémaque vers la porte d'ivoire par où l'on peut sortir du ténébreux empire de Pluton. Télémaque, les larmes aux yeux, le quitta sans pouvoir l'embrasser ; et, sortant de ces sombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliés, après avoir rejoint sur le chemin les deux jeunes Crétois qui l'avoient accompagné jusqu'auprès de la caverne, et qui n'espéroient plus de le revoir.

FIN DU LIVRE DIX-NEUVIÈME.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

TÉLÉMAQUE.

LIVRE XX.

S O M M A I R E

D U L I V R E V I N G T I E M E .

DANS une assemblée des chefs, Télémaque fait prévaloir son avis pour ne pas surprendre Venuse, laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens. Il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un, nommé Acante, avoit entrepris de l'empoisonner : l'autre, nommé Dioscore, offroit aux alliés la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque porte la mort par-tout où il va pour trouver Adraste; et ce roi, qui le cherche aussi, rencontre et tue Pisistrate, fils de Nestor. Philoctete survient; et, dans le temps où il va percer Adraste, il est blessé lui-même, et obligé de se retirer du combat. Télémaque court aux cris de ses alliés, dont Adraste fait un carnage horrible. Il combat cet ennemi, et lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste, relevé, veut surprendre Télémaque; celui-ci le saisit une seconde fois, et lui ôte la vie.



LIVRE VINGTIÈME.

Cependant les chefs de l'armée s'assemblerent pour délibérer s'il falloit s'emparer de Venuse. C'étoit une ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins, les Apuliens Peucetes. Ceux-ci étoient entrés contre lui dans la ligue pour demander justice sur cette invasion. Adraste, pour les appaiser, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens; mais il avoit corrompu par argent et la garnison lucanienne et celui qui la commandoit : de manière que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Venuse; et les Apuliens, qui avoient consenti que la garnison lucanienne gardât Venuse, avoient été trompés dans cette négociation.

Un citoyen de Venuse, nommé Démophante, avoit offert secrètement aux alliés de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraste avoit mis toutes ses provisions de guerre et de bouche dans un château voisin de Venuse, qui ne pouvoit se défendre si Venuse étoit prise. Philoctete et Nestor avoient déjà opiné qu'il falloit profiter d'une si heureuse occasion. Tous les chefs, entraînés par leur autorité, et éblouis par l'utilité d'une si facile entreprise, applaudissoient à ce sentiment : mais Télémaque, à son retour, fit les derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a mérité d'être surpris et trompé, c'est Adraste, lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Venuse

vous ne feriez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux Apuliens, qui sont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant et la garnison pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprends, comme vous, que, si vous preniez Venuse, vous seriez dès le lendemain maîtres du château où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adraste y a assemblés, et qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que vaincre par de tels moyens? Faut-il repousser la fraude par la fraude? Sera-t-il dit que tant de rois ligués pour punir l'impie Adraste de ses tromperies se-

ront trompeurs comme lui? S'il nous est permis de faire comme Adraste, il n'est pas coupable, et nous avons tort de vouloir le punir. Quoi! l'Hespérie entière, soutenue de tant de colonies grecques et des héros revenus du siège de Troie, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie et les parjures d'Adraste, que la perfidie et le parjure?

Vous avez juré, par les choses les plus sacrées, que vous laisseriez Venuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garnison lucanienne, dites-vous, est corrompue par l'argent d'Adraste; je le crois comme vous : mais cette garnison est toujours à la solde des Lucaniens; elle n'a point refusé de leur obéir; elle a gardé, du moins en apparence, la neutralité. Adraste ni les siens ne sont jamais entrés dans Venuse: le traité subsiste;

vosserment n'est pas oublié des dieux. Ne gardera-t-on les paroles données que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer? Ne sera-t-on fidele et religieux pour les serments que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi? Si l'amour de la vertu et la crainte des dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchés de votre réputation et de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole et de violer votre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie! quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous, et de vous détester? qui pourra désormais, dans les nécessités les plus pressantes, se fier à vous? Quelle sûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sinceres, et

qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincérité? Sera-ce un traité solennel? vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment? eh! ne saura-t-on pas que vous comptez les dieux pour rien quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous sera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée: vous serez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins: toutes les affaires qui demandent de la réputation de probité et de la confiance vous deviendront impossibles: vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettez.

Voici, ajouta Télémaque, un motif encore plus pressant qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque senti-

ment de probité et quelque prévoyance sur vos intérêts : c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue et va la ruiner ; votre parjure va faire triompher Adraste.

A ces paroles toute l'assemblée émue lui demanda comment il osoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue pouvoit la ruiner.

Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société et de la confiance, qui est la bonne foi ? Après que vous aurez posé pour maxime qu'on peut violer les règles de la probité et de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de

parole et à le tromper? Où en serez-vous? Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par les siens? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entre eux, par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin, et de violer la foi donnée? Quelle sera votre défiance mutuelle, votre division, votre ardeur à vous détruire les uns les autres! Adraste n'aura plus besoin de vous attaquer; vous vous déchirerez assez vous-même; vous justifierez ses perfidies.

Ô rois sages et magnanimes, ô vous qui commandez avec tant d'expérience sur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuses extrémités où la guerre précipite quelque-

fois les hommes , il faudroit vous relever par votre vigilance et par les efforts de votre vertu ; car le vrai courage ne se laisse jamais abattre. Mais si vous aviez une fois rompu la barrière de l'honneur et de la bonne foi , cette perte est irréparable ; vous ne pourriez plus ni rétablir la confiance nécessaire au succès de toutes les affaires importantes , ni ramener les hommes aux principes de la vertu , après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous ? N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper ? Votre vertu , jointe aux forces de tant de peuples , ne vous suffit - elle pas ? Combattons , mourons s'il le faut , plutôt que de vaincre si indignement. Adraste , l'impie Adraste , est dans nos mains , pourvu que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté et sa mauvaise foi.

5.

Lorsque Télémaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses levres, et avoit passé jusqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond silence dans l'assemblée; chacun pensoit, non à lui ni aux graces de ses paroles, mais à la force de la vérité qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement: l'étonnement étoit peint sur les visages. Enfin on entendit un murmure sourd qui se répandoit peu-à-peu dans l'assemblée: les uns regardoient les autres, et n'osoient parler les premiers; on attendoit que les chefs de l'armée se déclarassent, et chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens. Enfin le grave Nestor prononça ces paroles:

Digne fils d'Ulysse, les dieux vous ont fait parler; et Minerve, qui a tant de fois inspiré votre pere, a mis

dans votre cœur le conseil sage et généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeunesse ; je ne considère que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu : sans elle les plus grands avantages sont de vraies pertes , sans elle on s'attire bientôt la vengeance de ses ennemis , la défiance de ses alliés , l'horreur de tous les gens de bien , et la juste colere des dieux. Laissons donc Venuse entre les mains des Lucaniens , et ne songeons plus qu'à vaincre Adraste par notre courage.

Il dit, et toute l'assemblée applaudit à ses sages paroles ; mais , en applaudissant , chacun , étonné , tournoit les yeux vers le fils d'Ulysse , et on croyoit voir reluire en lui la sagesse de Minerve qui l'inspiroit.

Il s'éleva bientôt une autre ques-

tion dans le conseil des rois , où il n'acquît pas moins de gloire. Adraste, toujours cruel et perfide, envoya dans le camp un transfuge nommé Acante, qui devoit empoisonner les plus illustres chefs de l'armée : sur-tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque, qui étoit déjà la terreur des Dauniens. Télémaque, qui avoit trop de courage et de candeur pour être enclin à la défiance, reçut sans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vu Ulysse en Sicile, et qui lui racontoit les aventures de ce héros. Il le nourrissoit, et tâchoit de le consoler dans son malheur ; car Acante se plaignoit d'avoir été trompé et traité indignement par Adraste. Mais c'étoit nourrir et réchauffer dans son sein une vipère venimeuse, toute prête à faire une blessure mortelle.

On surprit un autre transfuge , nommé Arion , qu'Acante envoyoit vers Adraste pour lui apprendre l'état du camp des alliés , et pour lui assurer qu'il empoisonneroit le lendemain les principaux rois avec Télémaque dans un festin que celui-ci leur devoit donner. Arion , pris , avoua sa trahison. On soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante , parcequ'ils étoient bons amis : mais Acante , profondément dissimulé et intrépide , se défendoit avec tant d'art qu'on ne pouvoit le convaincre ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des rois furent d'avis qu'il falloit , dans le doute , sacrifier Acante à la sûreté publique. Il faut , disoient-ils , le faire mourir : la vie d'un seul homme n'est rien quand il s'agit d'assurer celle de tant de rois. Qu'importe qu'un innocent périsse ,

quand il s'agit de conserver ceux qui représentent les dieux au milieu des hommes ?

Quelle maxime inhumaine ! quelle politique barbare ! répondit Télémaque. Quoi ! vous êtes si prodigues du sang humain , ô vous qui êtes établis les pasteurs des hommes , et qui ne commandez sur eux que pour les conserver , comme un pasteur conserve son troupeau ! vous êtes donc des loups cruels , et non pas des pasteurs ; du moins vous n'êtes pasteurs que pour tondre et pour égorger le troupeau , au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous , on est coupable dès qu'on est accusé ; un soupçon mérite la mort : les innocents sont à la merci des envieux et des calomnieux ; et à mesure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs , il faudra aussi vous égorger plus de victimes.

Télémaque disoit ces paroles avec une autorité et une véhémence qui entraînoient les cœurs, et qui couvroient de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite, se radoucissant, il leur dit : Pour moi, je n'aime pas assez la vie pour vouloir vivre à ce prix ; j'aime mieux qu'Acante soit méchant que si je l'étois, et qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si, dans le doute, je le faisois moi-même périr injustement. Mais écoutez, ô vous qui, étant établis rois, c'est-à-dire juges des peuples, devez savoir juger les hommes avec justice, prudence et modération ; laissez-moi interroger Acante en votre présence.

Aussitôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion ; il le presse sur une infinité de circonstances. Il fait semblant plusieurs fois de le ren-

voyer à Adraste comme un transfuge digne d'être puni, pour observer s'il auroit peur d'être ainsi renvoyé, ou non : mais le visage et la voix d'Acante demeurèrent tranquilles. Enfin, ne pouvant tirer la vérité du fond de son cœur, il lui dit : Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraste. A cette demande de son anneau, Acante pâlit, il fut embarrassé. Télémaque, dont les yeux étoient toujours attachés sur lui s'en aperçut : il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un Lucanien, nommé Polytrope, que vous connoissez, et qui paroîtra y aller secrètement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voie votre intelligence avec Adraste, on vous fera périr impitoyablement par les tourments les plus cruels : si au contraire vous avouez dès-à-pré-

sent votre faute, on vous la pardonnera, et on se contentera de vous envoyer dans une isle de la mer où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout ; et Télémaque obtint des rois qu'on lui donneroit la vie, parcequ'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des isles Échinades, où il vécut en paix.

Peu de temps après, un Daunien d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent et hardi, nommé Dioscore, vint la nuit dans le camp des alliés leur offrir d'égorger dans sa tente le roi Adraste. Il le pouvoit ; car on est maître de la vie des autres quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit que la vengeance, parcequ'Adraste lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit éperdument, et qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il étoit résolu

ou de faire périr Adraste et de reprendre sa femme, ou de périr lui-même. Il avoit des intelligences secretes pour entrer la nuit dans la tente du roi, et pour être favorisé dans son entreprise par plusieurs capitaines dau-niens : mais il croyoit avoir besoin que les rois alliés attaquassent en même temps le camp d'Adraste, afin que dans ce trouble il pût plus facilement se sauver et enlever sa femme. Il étoit content de périr s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le roi.

Anssitôt que Dioscore eut expliqué aux rois son dessein, tout le monde se tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une décision.

Les dieux, répondit-il, qui nous ont préservé des traîtres, nous défendent de nous en servir. Quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre seul inté-

rêt suffiroit pour la rejeter : dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous ; dès ce moment, qui d'entre nous sera en sûreté ? Adraste pourra bien éviter le coup qui le menace, et le faire retomber sur les rois alliés : la guerre ne sera plus une guerre ; la sagesse et la vertu ne seront plus d'aucun usage ; on ne verra plus que perfidie, trahison et assassinats. Nous en ressentirons nous-mêmes les funestes suites, et nous le mériterons, puisque nous aurons autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraste. J'avoue que ce roi ne le mérite pas ; mais toute l'Hespérie et toute la Grece, qui ont les yeux sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimés. Nous nous devons à nous-mêmes, enfin

nous devons aux dieux justes, cette horreur de la perfidie.

Aussitôt on envoya Dioscore à Adraste, qui frémit du péril où il avoit été, et qui ne pouvoit assez s'étonner de la générosité de ses ennemis ; car les méchants ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraste admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, et n'osoit le louer. Cette action noble des alliés rappeloit un honteux souvenir de toutes ses tromperies et de toutes ses cruautés. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis, et étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie : mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraste, qui vit que la réputation des alliés augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contre eux quelque action écla-

tante : comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, et il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au Soleil les portes de l'orient, dans un chemin semé de roses, que le jeune Télémaque, prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil, et mit en mouvement tous les officiers. Son casque, convert de crins flottants, brilloit déjà sur sa tête, et sa cuirasse sur son dos éblouissoit les yeux de toute l'armée : l'ouvrage de Vulcain avoit, outre sa beauté naturelle, l'éclat de l'égide qui y étoit cachée. Il tenoit sa lance d'une main, de l'autre il montrait les divers postes qu'il falloit occuper.

Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, et sur son visage une majesté fiere qui promettoit déjà la victoire. Il marchoit ; et tous les rois, oubliant leur âge et leur dignité, se sentoient entraînés par une force supérieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne peut plus entrer dans les cœurs : tout cede à celui que Minerve conduit invisible-ment par la main. Son action n'avoit rien d'impétueux ni de précipité : il étoit doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les autres, et à profiter de leurs conseils, mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignés, arrangeant toutes choses à propos, ne s'embarrassant de rien, et n'embarrassant point les autres, excusant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à

personne, inspirant par-tout la liberté et la confiance.

Donnoit-il un ordre, c'étoit dans les termes les plus simples et les plus clairs : il le répétoit pour mieux instruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans ses yeux s'il l'avoit bien compris : il lui faisoit ensuite expliquer familièrement comment il avoit compris ses paroles, et le principal but de son entreprise. Quand il avoit ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyoit, et qu'il l'avoit fait entrer dans ses vues, il ne le faisoit partir qu'après lui avoir donné quelques marques d'estime et de confiance pour l'encourager. Ainsi tous ceux qu'il envoyoit étoient pleins d'ardeur pour lui plaire et pour réussir : mais ils n'étoient point gênés par la crainte qu'il leur imputerait les mauvais succès ; car il excusoit toutes les fautes

qui ne venoient point de mauvaise volonté.

L'horizon paroissoit rouge et enflammé par les premiers rayons du soleil, et la mer étoit pleine des feux du jour naissant : toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux et de chariots en mouvement ; c'étoit un bruit confus, semblable à celui des flots en courroux quand Neptune excite au fond de ses abymes les noires tempêtes. Ainsi Mars commençoit, par le bruit des armes et par l'appareil frémissant de la guerre, à semer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques hérissées semblables aux épis qui couvrent les sillons fertiles dans le temps des moissons. Déjà s'élevoit un nuage de poussière qui déroboit peu-à-peu aux yeux des hommes la terre et le ciel. La confusion, l'horreur, le

carnage , l'impitoyable mort , s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jetés , que Télémaque , levant les yeux et les mains vers le ciel , prononça ces paroles :

Ô Jupiter, pere des dieux et des hommes , vous voyez de notre côté la justice et la paix que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'est à regret que nous combattons ; nous voudrions épargner le sang des hommes : nous ne haïssons point cet ennemi même , quoiqu'il soit cruel , perfide et sacrilege. Voyez , et décidez entre lui et nous : s'il faut mourir , nos vies sont dans vos mains : s'il faut délivrer l'Hespérie et abattre le tyran , ce sera votre puissance et la sagesse de Minerve votre fille qui nous donneront la victoire ; la gloire vous en sera due. C'est vous qui , la balance

en main , réglez le sort des combats : nous combattons pour vous ; et , puisque vous êtes juste , Adraste est plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cause est victorieuse , avant la fin du jour le sang d'une hécatombe entière ruissellera sur vos autels.

Il dit ; et à l'instant il pousse ses coursiers fougueux et écumants dans les rangs les plus pressés des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre , Locrien , couvert d'une peau de lion qu'il avoit tué dans la Cilicie pendant qu'il y avoit voyagé : il étoit armé , comme Hercule , d'une massue énorme ; sa taille et sa force le rendoient semblable aux géants. Dès qu'il vit Télémaque , il méprisa sa jeunesse et la beauté de son visage. C'est bien à toi , dit-il , jeune efféminé , à nous disputer la gloire des combats ! va , enfant , va parmi les ombres chercher

ton pere. En disant ces paroles, il leve sa massue noueuse, pesante, armée de pointes de fer; elle paroît comme un mât de navire : chacun craint le coup de sa chute. Elle menace la tête du fils d'Ulysse : mais il se détourne du coup, et se lance sur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La massue, en tombant, brise une roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge; le sang qui coule à gros bouillons de sa large plaie étouffe sa voix : ses chevaux fougueux, ne sentant plus sa main défaillante, et les rênes flottant sur leur cou, l'emportent çà et là : il tombe de dessus son char, les yeux fermés à la lumière, et la pâle mort étant déjà peinte sur son visage défiguré. Télémaque eut pitié de lui; il

donna aussitôt son corps à ses domestiques , et garda comme une marque de sa victoire la peau du lion avec la massue.

Ensuite il cherche Adraste dans la mêlée ; mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combattants : Hilée, qui avoit attelé à son char deux coursiers semblables à ceux du Soleil , et nourris dans les vastes prairies qu'arrose l'Aufide : Démoléon, qui dans la Sicile avoit autrefois presque égalé Éryx dans les combats du ceste : Crantor , qui avoit été hôte et ami d'Hercule lorsque ce fils de Jupiter, passant par l'Hespérie, y ôta la vie à l'infâme Cacus : Ménécrate, qui ressembloit, disoit-on, à Pollux dans la lutte : Hippocoon, Salapien, qui imitoit l'adresse et la bonne grace de Castor pour mener un cheval : le fameux chasseur Eurymède, toujours

teint du sang des ours et des sangliers
qu'il tuoit dans les sommets couverts
de neige du froid Apennin ; qui avoit
été, disoit-on, si cher à Diane qu'elle
lui avoit appris elle-même à tirer des
fleches : Nicostrate, vainqueur d'un
géant qui vomissoit du feu dans les
rochers du mont Gargan : Cléanthe,
qui devoit épouser la jeune Pholoé,
fille du fleuve Liris. Elle avoit été
promise par son pere à celui qui la
délivreroit d'un serpent ailé qui étoit
né sur les bords du fleuve, et qui
devoit la dévorer dans peu de jours,
suivant la prédiction d'un oracle. Ce
jeune homme, par un excès d'amour,
se dévoua pour tuer le monstre ; il
réussit : mais il ne put goûter le fruit
de sa victoire ; et pendant que Pholoé,
se préparant à un doux hyménée,
attendoit impatiemment Cléanthe,
elle apprit qu'il avoit suivi Adraste

dans les combats, et que la Parque avoit tranché cruellement ses jours. Elle remplit de ses gémissements les bois et les montagnes qui sont auprès du fleuve ; elle noya ses yeux de larmes , arracha ses beaux cheveux blonds ; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accourumé de cueillir, et accusa le ciel d'injustice. Comme elle ne cessoit de pleurer nuit et jour, les dieux, touchés de ses regrets, et pressés par les prières du fleuve, mirent fin à sa douleur. A force de verser des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui, coulant dans le sein du fleuve, va joindre ses eaux à celle du dieu son pere : mais l'eau de cette fontaine est encore amere, l'herbe du rivage ne fleurit jamais, et sur ses tristes bords on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès.

Cependant Adraste, qui apprit que Télémaque répandoit de tous côtés la terreur, le cherchoit avec empressement. Il espéroit de vaincre facilement le fils d'Ulysse dans un âge encore si tendre, et menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adresse et d'une audace extraordinaires, auxquels il avoit promis de grandes récompenses s'ils pouvoient, dans le combat, faire périr Télémaque de quelque manière que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce commencement du combat, sans doute ses trente hommes, environnant le char de Télémaque pendant qu'Adraste l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine à le tuer; mais Minerve les fit égarer.

Adraste crut voir et entendre Télémaque dans un endroit de la plaine enfoncé, au pied d'une colline, où il

y avoit une foule de combattants ; il court, il vole, il veut se rassasier de sang : mais, au lieu de Télémaque, il apperçoit le vieux Nestor, qui, d'une main tremblante, jetoit au hasard quelques traits inutiles. Adraste, dans sa fureur, veut le percer ; mais une troupe de Pyliens se jeta autour de Nestor.

Alors une nuée de traits obscurcit l'air et couvrit tous les combattants ; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourants, et le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée : la terre gémissoit sous un monceau de morts, des ruisseaux de sang couloient de toutes parts. Bellone et Mars, avec les Furies infernales, vêtues de robes toutes dégouttantes de sang, repaissoient leurs yeux cruels de ce spectacle, et renouveloient sans cesse la rage dans les cœurs. Ces divinités en-

nemies des hommes repoussoient loin des deux partis la pitié généreuse, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus, dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns sur les autres, que massacre, vengeance, désespoir et fureur brutale : la sage et invincible Pallas elle-même, l'ayant vu, frémit, et recula d'horreur.

Cependant Philoctete, marchant à pas lents, et tenant dans ses mains les fleches d'Hercule, s'avançoit au secours de Nestor. Adraste, n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avoit lancé ses traits sur plusieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la poussiere. Déjà il avoit abattu Ctésilas, si léger à la course qu'à peine il imprimoit la trace de ses pas dans le sable, et qui devançoit en son pays les plus rapides flots de l'Eurotas et de l'Alphée. A ses pieds étoient tombés Eu-

typhron , plus beau qu'Hylas , aussi ardent chasseur qu'Hippolyte ; Pterélas , qui avoit suivi Nestor au siege de Troie , et qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage et de sa force ; Aristogiton , qui , s'étant baigné dans les ondes du fleuve Achéloüs , avoit reçu secrètement de ce dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes. En effet , il étoit si souple et si prompt dans tous ses mouvements , qu'il échappoit aux mains les plus fortes : mais Adraste , d'un coup de lance , le rendit immobile ; et son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor , qui voyoit tomber ses plus vaillants capitaines sous la main du cruel Adraste , comme les épis dorés tombent , pendant la moisson , sous la faux tranchante d'un infatigable moissonneur , oublioit le danger où il exposoit inutilement sa vieillesse.

Sa sagesse l'avoit quitté : il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate, son fils, qui, de son côté, soutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de son pere. Mais le moment fatal étoit venu où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu.

Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraste, que le Daulien devoit succomber ; mais il l'évita : et pendant que Pisistrate, ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit sa lance, Adraste le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencerent à sortir avec un ruisseau de sang ; son teint se flétrit comme une fleur que la main d'une nymphe a cueillie dans les prés : ses yeux étoient déjà presque éteints et sa voix défaillante. Alcée, son gouverneur, qui étoit auprès de lui, le

soutint comme il alloit tomber, et n'eut le temps que de le mener entre les bras de son pere. Là il voulut parler et donner les dernieres marques de sa tendresse : mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctete répandoit autour de lui le carnage et l'horreur pour repousser les efforts d'Adraste, Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de son fils : il remplissoit l'air de ses cris, et ne pouvoit souffrir la lumiere. Malheureux, disoit-il, d'avoir été pere et d'avoir vécu si longtemps ! Hélas ! cruelles destinées ! pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie, ou à la chasse du sanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au premier siege de Troie ? je serois mort avec gloire et sans amertume : maintenant je traîne une vieillesse douloureuse, méprisée et impuis-

sante; je ne vis plus que pour les maux, et je n'ai plus de sentiment que pour la tristesse. Ô mon fils, ô cher Pisistrate! quand je perdis ton frere Antiloque, je t'avois pour me consoler; je ne t'ai plus, je n'ai plus rien, et rien ne me consolera: tout est fini pour moi. L'espérance, seul adoucissement des peines des hommes, n'est plus un bien qui me regarde. Antiloque, Pisistrate, ô chers enfants, je crois que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux! la mort de l'un rouvre la plaie que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus! Qui fermera mes yeux? qui recueillera mes cendres? Ô Pisistrate, tu es mort, comme ton frere, en homme courageux; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En disant ces paroles il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il te-

noit ; mais on arrêta sa main , on lui arracha le corps de son fils ; et comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance , on le porta dans sa tente , où ayant un peu repris ses forces il voulut retourner au combat : mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste et Philoctète se cherchoient ; leurs yeux étoient étincelants comme ceux d'un lion et d'un léopard qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caïstre. Les menaces , la fureur guerrière et la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches ; ils portent une mort certaine par-tout où ils lancent leurs traits : tous les combattants les regardent avec effroi. Déjà ils se voient l'un l'autre , et Philoctète tient en main une de ces flèches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains , et dont

les blessures sont irrémédiables : mais Mars , qui favorisoit le cruel et intrépide Adraste , ne put souffrir qu'il pérît sitôt ; il vouloit , par lui , prolonger les horreurs de la guerre et multiplier les carnages. Adraste étoit encore dû à la justice des dieux pour punir les hommes et pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctete veut l'attaquer , il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque , jeune Lucanien , plus beau que le fameux Nirée dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au siege de Troie. A peine Philoctete eut reçu le coup , qu'il tira sa fleche contre Amphimaque ; elle lui perça le cœur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent et furent couverts des ténèbres de la mort : sa bouche , plus

vermeille que les roses dont l'aurore naissante sème l'horizon, se flétrit; une pâleur affreuse ternit ses joues : ce visage si tendre et si gracieux tout-à-coup se défigura. Philoctète lui-même en eut pitié. Tous les combattants gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans son sang où il se rouloit, et ses cheveux, aussi beaux que ceux d'Apollon, traînés dans la poussière.

Philoctète ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de se retirer du combat; il perdoit son sang et ses forces : son ancienne blessure même, dans l'effort du combat, sembloit prête à se rouvrir et à renouveler ses douleurs; car les enfants d'Esculape, avec leur science divine, n'avoient pu le guérir entièrement. Le voilà prêt à tomber sur un monceau de corps sanglants qui l'environnent. Ar-

chidamas, le plus fier et le plus adroit de tous les OEbaliens qu'il avoit menés avec lui pour fonder Pétilie, l'enleve du combat dans le moment où Adraste l'auroit abattu sans peine à ses pieds. Adraste ne trouve plus rien qui ose lui résister ni retarder la victoire. Tout tombe, tout s'enfuit ; c'est un torrent qui, ayant surmonté ses bords, entraîne par ses vagues furieuses les moissons, les troupeaux, les bergers et les villages.

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs ; il vit le désordre des siens qui fuyoient devant Adraste, comme une troupe de cerfs timides traverse les vastes campagnes, les bois, les montagnes, et les fleuves même les plus rapides, quand ils sont poursuivis par des chasseurs.

Télémaque gémit ; l'indignation paroît dans ses yeux : il quitte les

lieux où il a combattu long-temps avec tant de danger et de gloire. Il court pour soutenir les siens ; il s'avance tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus sur la poussière. De loin il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne sais quoi de terrible dans sa voix, dont les montagnes voisines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il appelle les furies infernales, la guerre et la mort. Ce cri de Télémaque porte le courage et l'audace dans le cœur des siens : il glace d'épouvante les ennemis ; Adraste même a honte de se sentir troublé. Je ne sais combien de funestes présages le font frémir, et ce qui l'anime est plutôt un désespoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ses genoux trem-

blants commencèrent à se dérober sous lui ; trois fois il recula sans songer à ce qu'il faisoit : une pâleur de défaillance, une sueur froide se répand dans tous ses membres ; sa voix enrouée et hésitante ne pouvoit achever aucune parole ; ses yeux , pleins d'un feu sombre et étincelant , paroissoient sortir de sa tête : on le voyoit , comme Oreste , agité par les furies ; tous ses mouvements étoient convulsifs. Alors il commença à croire qu'il y a des dieux ; il s'imagina les voir irrités , et entendre une voix sourde qui sortoit du fond de l'abyme pour l'appeler dans le noir Tartare : tout lui faisoit sentir une main céleste et invisible suspendue sur sa tête , qui alloit s'appesantir pour le frapper ; l'espérance étoit éteinte au fond de son cœur ; son audace se dissipoit comme la lumière du jour disparoît quand le so-

leil se couche dans le sein des ondes ,
et que la terre s'enveloppe des ombres
de la nuit.

L'impie Adraste , trop long-temps
souffert sur la terre , trop long-
temps si les hommes n'eussent eu
besoin d'un tel châtement , l'impie
Adraste touchoit enfin à sa dernière
heure. Il court forcené au devant de
son inévitable destin ; l'horreur , les
cuisants remords , la consternation ,
la fureur , la rage , le désespoir , mar-
chent avec lui. A peine voit-il Télé-
maque , qu'il croit voir l'Averne qui
s'ouvre , et des tourbillons de flammes
qui sortent du noir Phlégéon , prêts
à le dévorer. Il s'écrie ; et sa bouche
demeure ouverte , sans qu'il puisse
prononcer aucune parole : tel qu'un
homme dormant qui , dans un songe
affreux , ouvre la bouche et fait des
efforts pour parler ; mais la parole lui

manque toujours, et il la cherche en vain. D'une main tremblante et précipitée Adraste lance son dard contre Télémaque. Celui-ci, intrépide, comme l'ami des dieux, se couvre de son bouclier; il semble que la Victoire, le couvrant de ses ailes, tient déjà une couronne suspendue au-dessus de sa tête : le courage doux et paisible reluit dans ses yeux; on le prendroit pour Minerve même, tant il paroît sage et mesuré au milieu des plus grands périls. Le dard lancé par Adraste est repoussé par le bouclier. Alors Adraste se hâte de tirer son épée pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Télémaque, voyant Adraste l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi, et laisse son dard inutile.

Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres

combattants , en silence , mirent bas les armes pour les regarder attentivement ; et on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre. Les deux glaives , brillants comme les éclairs d'où partent les foudres , se croisent plusieurs fois , et portent des coups inutiles sur les armes polies qui en retentissent. Les deux combattants s'alongent , se replient , s'abaissent , se relevent tout-à-coup , et enfin se saisissent. Le lierre , en naissant au pied d'un ormeau , n'en serre pas plus étroitement le tronc dur et noueux par ses rameaux entrelacés jusqu'aux plus hautes branches de l'arbre , que ces deux combattants se serrent l'un l'autre. Adraste n'avoit encore rien perdu de sa force : Télémaque n'avoit pas encore toute la sienne. Adraste fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi en

pour l'ébranler. Il tâche de saisir l'épée du jeune Grec ; mais en vain : dans le moment où il la cherche , Télémaque l'enleve de terre et le renverse sur le sable. Alors cet impie , qui avoit toujours méprisé les dieux , montre une lâche crainte de la mort : il a honte de demander la vie , et ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la desire. Il tâche d'émonvoir la compassion de Télémaque : Fils d'Ulysse , dit-il , enfin c'est maintenant que je connois les justes dieux ; ils me punissent comme je l'ai mérité ; il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité ; je la vois , elle me condamne. Mais qu'un roi malheureux vous fasse souvenir de votre pere qui est loin d'Ithaque , et qu'il touche votre cœur.

Télémaque , qui , le tenant sous ses genoux , avoit le glaive déjà levé

pour lui percer la gorge , répondit aussitôt : Je n'ai voulu que la victoire et la paix des nations que je suis venu secourir ; je n'aime point à répandre le sang. Vivez donc , ô Adraste ; mais vivez pour réparer vos fautes : rendez tout ce que vous avez usurpé ; rétablissez le calme et la justice sur la côte de la grande Hespérie que vous avez souillée par tant de massacres et de trahisons : vivez , et devenez un autre homme. Apprenez , par votre chute , que les dieux sont justes ; que les méchants sont malheureux ; qu'ils se trompent en cherchant la félicité dans la violence , dans l'inhumanité , et dans le mensonge ; qu'enfin rien n'est si doux ni si heureux que la simple et constante vertu. Donnez-nous pour ôtages votre fils Mérolore , avec douze des principaux de votre nation.

A ces paroles, Télémaque laisse relever Adraste, et lui tend la main, sans se défier de sa mauvaise foi. Mais aussitôt Adraste lui lance un second dard fort court qu'il tenoit caché : le dard étoit si aigu et lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Télémaque si elles n'eussent été divines. En même temps Adraste se jette derriere un arbre pour éviter la poursuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous; l'impie ne se sauve que par la trahison. Celui qui ne craint point les dieux, craint la mort : au contraire, celui qui les craint, ne craint qu'eux.

En disant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, et fait signe aux siens, qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraste. Adraste craint d'être

surpris , fait semblant de retourner sur ses pas , et veut renverser les Crétois qui se présentent à son passage : mais tout-à-coup Télémaque , prompt comme la foudre que la main du pere des dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables , vient fondre sur son ennemi ; il le saisit d'une main victorieuse ; il le renverse , comme le cruel aquilon abat les tendres moissons qui dorent la campagne. Il ne l'écoute plus , quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur ; il enfonce son glaive , et le précipite dans les flammes du noir Tartare , digne châtimement de ses crimes.

FIN DU LIVRE VINGTIÈME.

TÉLÉMAQUE.

LIVRE XXI.

S O M M A I R E

DU LIVRE VINGT-UNIEME.

ADRASTE étant mort, les Dauniens tendent les mains aux alliés en signe de paix, et leur demandent un roi de leur nation. Nestor, inconsolable d'avoir perdu son fils, s'absente de l'assemblée des chefs, où plusieurs opinent qu'il faut partager le pays des vaincus, et céder à Télémaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Télémaque fait voir que l'intérêt commun des alliés est de choisir Polydamas pour roi des Dauniens, et de leur laisser leurs terres. Il persuade ensuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomede, survenu fortuitement. Les troubles étant ainsi finis, tous se séparent pour s'en retourner chacun dans son pays.



quod erit del

H De Launay

LIVRE VINGT-UNIEME.

A PEINE Adraste fut mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite et la perte de leur chef, se réjouirent de leur délivrance : ils tendirent les mains aux alliés en signe de paix et de réconciliation. Métrodore, fils d'Adraste, que son pere avoit nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice et d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un esclave, complice de ses infamies et de ses cruautés, qu'il avoit affranchi et comblé de biens, et auquel seul il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre intérêt : il le tua par derriere pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, et la porta dans le camp des alliés, espérant une grande récompense d'un

crime qui finissoit la guerre. Mais on eut horreur de ce scélérat, et on le fit mourir. Télémaque ayant vu la tête de Métrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuse beauté et d'un naturel excellent, que les plaisirs et les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir ses larmes. Hélas ! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poison de la prospérité pour un jeune prince : plus il a d'élévation et de vivacité, plus il s'égare et s'éloigne de tous sentiments de vertu. Et maintenant je serois peut-être de même si les malheurs où je suis né, graces aux dieux, et les instructions de Mentor, ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens assemblés demanderent, comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un roi de leur nation, qui pût effacer par ses vertus l'opprobre dont l'impie

Adraste avoit couvert la royauté. Ils remercioient les dieux d'avoir frappé le tyran : ils venoient en foule baiser la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le sang de ce monstre ; et leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba en un moment , sans aucune ressource , cette puissance qui menaçoit toutes les autres dans l'Hespérie , et qui faisoit trembler tant de peuples. Semblable à ces terrains qui paroissent fermes et immobiles , mais que l'on sape peu-à-peu par-dessous : long-temps on se moque du foible travail qui en attaque les fondements ; rien ne paroît affoibli , tout est uni , rien ne s'ébranle ; cependant tous les soutiens sont détruits peu-à-peu , jusqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'affaisse et ouvre un abyme. Ainsi une puissance injuste et trom-

pense, quelque prospérité qu'elle se procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses pieds. La fraude et l'inhumanité sapent peu-à-peu tous les plus solides fondemens de l'autorité légitime : on l'admire, on la craint, on tremble devant elle, jusqu'au moment où elle n'est déjà plus ; elle tombe de son propre poids, et rien ne peut la relever, parcequ'elle a détruit de ses propres mains les vrais soutiens de la bonne foi et de la justice, qui attirent l'amour et la confiance.

Les chefs de l'armée s'assemblerent dès le lendemain pour accorder un roi aux Dauniens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inespérée, et les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce conseil, parceque la douleur, jointe

à la vieillesse, avoit flétri son cœur, comme la pluie abat et fait languir le soir une fleur qui étoit le matin, pendant la naissance de l'aurore, la gloire et l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir ; loin d'eux s'enfuyoit le doux sommeil, qui charme les plus cuisantes peines : l'espérance, qui est la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui ; toute nourriture étoit amère à cet infortuné vieillard ; la lumière même lui étoit odieuse : son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps, et qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'empire de Pluton. Tous ses amis lui parloient en vain ; son cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs aliments. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus tou-

chant , il ne répondoit que par des gémissements et des sanglots. De temps en temps on l'entendoit dire : Ô Pisistrate , Pisistrate ! Pisistrate , mon fils , tu m'appelles ! Je te suis , Pisistrate ; tu me rendras la mort douce. Ô mon cher fils , je ne desire plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx. Il passoit des heures entières sans prononcer aucune parole , mais gémissant , levant vers le ciel les mains et les yeux noyés de larmes.

Cependant les princes assemblés attendoient Télémaque qui étoit auprès du corps de Pisistrate : il répandoit sur son corps des fleurs à pleines mains ; il y ajoutoit des parfums exquis , et versoit des larmes ameres. Ô mon cher compagnon , lui disoit-il , je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos , de t'avoir suivi à

Sparte, de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hespérie; je te dois mille et mille soins : je t'aimois; tu m'aimois aussi. J'ai connu ta valeur, elle auroit surpassé celle de plusieurs Grecs fameux. Hélas ! elle t'a fait périr avec gloire, mais elle a dérobé au monde une vertu naissante qui eût égalé celle de ton pere : oui, ta sagesse et ton éloquence, dans un âge mûr, auroient été semblables à celles de ce vieillard l'admiration de toute la Grece. Tu avois déjà cette douce insinuation à laquelle on ne peut résister quand il parle, ces manieres naïves de raconter, cette sage modération qui est un charme pour apaiser les esprits irrités, cette autorité qui vient de la prudence et de la force des bons conseils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie

de trouver que tu avois raison ; ta parole simple et sans faste couloit doucement dans les cœurs comme la rosée sur l'herbe naissante. Hélas ! tant de biens que nous possédions il y a quelques heures nous sont enlevés à jamais. Pisistrate, que j'ai embrassé ce matin, n'est plus ; il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Au moins si tu avois fermé les yeux de Nestor avant que nous eussions fermé les tiens, il ne verroit pas ce qu'il voit, il ne seroit pas le plus malheureux de tous les peres.

Après ces paroles, Télémaque fit laver la plaie sanglante qui étoit dans le côté de Pisistrate ; il le fit étendre sur un lit de pourpre, où, la tête penchée avec la pâleur de la mort, il ressembloit à un jeune arbre, qui, ayant couvert la terre de son ombre, et poussé vers le ciel ses rameaux

fleuris, a été entamé par le tranchant de la cognée d'un bûcheron : il ne tient plus à sa racine, ni à la terre, mere féconde qui nourrit ses tiges dans son sein ; il languit, sa verdure s'efface ; il ne peut plus se soutenir, il tombe : ses rameaux, qui cachotent le ciel, traînent sur la poussière, flétris et desséchés ; il n'est plus qu'un tronc abattu et dépourvu de toutes ses graces. Ainsi Pisistrate, en proie à la mort, étoit déjà emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bûcher fatal. Déjà la flamme montoit vers le ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baissés et pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisoient lentement. Le corps est bientôt brûlé : les cendres sont mises dans une urne d'or ; et Télémaque, qui prend soin de tout, confie cette urne comme un grand trésor à Callimaque,

qui avoit été le gouverneur de Pisis-
trate. Gardez, lui dit-il, ces cendres,
tristes mais précieux restes de celui
que vous avez aimé ; gardez-les pour
son pere. Mais attendez à les lui don-
ner quand il aura assez de force pour
les demander : ce qui irrite la dou-
leur en un temps l'adoucit en un
autre.

Ensuite Télémaque entra dans l'as-
semblée des rois ligués, où chacun
garda le silence pour l'écouter dès
qu'on l'apperçut : il en rougit, et on
ne pouvoit le faire parler. Les louanges
qu'on lui donna, par des acclamations
publiques, sur tout ce qu'il venoit de
faire, augmentèrent sa honte ; il au-
roit voulu se pouvoir cacher : ce fut
la première fois qu'il parut embar-
rassé et incertain. Enfin il demanda
comme une grace qu'on ne lui donnât
plus aucune louange. Ce n'est pas,

dit-il, que je ne les aime, sur-tout quand elles sont données par de si bons juges de la vertu ; mais c'est que je crains de les aimer trop : elles corrompent les hommes , elles les remplissent d'eux-mêmes , elles les rendent vains et présomptueux. Il faut les mériter , et les fuir : les meilleures louanges ressemblent aux fausses. Les plus méchants de tous les hommes , qui sont les tyrans , sont ceux qui se sont fait le plus louer par des flatteurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux ? Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon absence , si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon , vous devez croire aussi que je veux être modeste et craindre la vanité : épargnez-moi donc , si vous m'estimez ; et ne me louez pas comme

un homme amoureux des louanges.

Après avoir parlé ainsi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jusques au ciel ; et , par un air d'indifférence, il arrêta bientôt les éloges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant : ainsi les louanges finirent ; mais l'admiration augmenta. Tout le monde sut la tendresse qu'il avoit témoignée à Pisistrate , et les soins qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs : toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse et de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disoient-ils en secret les uns aux autres ; il est l'ami des dieux , et le vrai héros de notre âge ; il est au-dessus de l'humanité : mais tout cela n'est que merveilleux,

tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain, il est bon, il est ami fidèle et tendre; il est compatissant, libéral, bienfaisant, et tout entier à ceux qu'il doit aimer; il est les délices de ceux qui vivent avec lui; il s'est défait de sa hauteur, de son indifférence et de sa fierté; voilà ce qui est d'usage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, et qui nous rend sensibles à toutes ses vertus; voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la nécessité de donner un roi aux Dauliens. La plupart des princes qui étoient dans le conseil opinoient qu'il falloit partager entre eux ce pays comme une terre conquise. On offrit à Télémaque, pour sa part, la fertile

contrée d'Arpi , qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérés , les doux présents de Bacchus et les fruits toujours verts de l'olivier consacré à Minerve. Cette terre , lui disoit-on , doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ses cabanes , les rochers affreux de Dulichie , et les bois sauvages de Zacinthe. Ne cherchez plus ni votre pere , qui doit être péri dans les flots au promontoire de Capharée par la vengeance de Nauplius et par la colere de Neptune ; ni votre mere , que ses amants possèdent depuis votre départ ; ni votre patrie , dont la terre n'est point favorisée du ciel comme celle que nous vous offrons.

Il écoutoit patiemment ces discours : mais les rochers de Thrace et de Thessalie ne sont pas plus sourds ni plus insensibles aux plaintes des amants désespérés , que Télémaque

l'étoit à ces offres. Pour moi , répondit-il , je ne suis touché ni des richesses ni des délices : qu'importe de posséder une plus grande étendue de terre , et de commander à un plus grand nombre d'hommes ? on n'en a que plus d'embarras et moins de liberté : la vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages et les plus modérés , sans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes , indociles , inquiets , injustes , trompeurs et ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même , n'y regardant que sa propre autorité , ses plaisirs et sa gloire , on est impie , on est tyran , on est le fléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que , selon les vraies regles , pour leur propre bien , on est moins leur maître que

leur tuteur ; on n'en a que la peine , qui est infinie ; et on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau , qui le défend des loups en exposant sa vie , qui veille nuit et jour pour le conduire dans les bons pâturages , n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons , et d'enlever ceux du voisin ; ce seroit augmenter sa peine. Quoique je n'aie jamais gouverné , ajoutoit Télémaque , j'ai appris par les lois , et par les hommes sages qui les ont faites , combien il est pénible de conduire les villes et les royaumes. Je suis donc content de ma pauvre Ithaque , quoiqu'elle soit petite et pauvre : j'aurai assez de gloire , pourvu que j'y regne avec justice , piété et courage ; encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaise aux dieux que mon pere , échappé à

la fureur des vagues , y puisse régner jusqu'à la plus extrême vieillesse , et que je puisse apprendre long-temps sous lui comment il faut vaincre ses passions pour savoir modérer celles de tout un peuple !

Ensuite Télémaque dit : Écoutez , ô princes assemblés ici , ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un roi juste , il les conduira avec justice , il leur apprendra combien il est utile de conserver la bonne foi , et de n'usurper jamais le bien de ses voisins : c'est ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre sous l'impie Adraste. Tandis qu'ils seront conduits par un roi sage et modéré , vous n'aurez rien à craindre d'eux ; ils vous devront ce bon roi que vous leur aurez donné ; ils vous devront la paix et la prospérité dont ils jouiront : ces

peuples, loin de vous attaquer, vous béniront sans cesse ; et le roi et le peuple, tout sera l'ouvrage de vos mains. Si, au contraire, vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis : Ce peuple, poussé au désespoir, recommencera la guerre, il combattra justement pour sa liberté ; et les dieux, ennemis de la tyrannie, combattront avec lui. Si les dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous serez confondus, et vos prospérités se dissiperont comme la fumée ; le conseil et la sagesse seront ôtés à vos chefs, le courage à vos armées, et l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez ; vous serez téméraires dans vos entreprises ; vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité ; vous tomberez tout-à-coup ; et l'on dira de vous : Sont-ce donc là ces peuples florissants

qui devoient faire la loi à toute la terre? et maintenant ils fuient devant leurs ennemis; ils sont le jouet des nations, qui les foulent aux pieds: voilà ce que les dieux ont fait; voilà ce que méritent les peuples injustes, superbes et inhumains. De plus, considérez que, si vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réunissez contre vous tous les peuples voisins: votre ligue, formée pour défendre la liberté commune de l'Hespérie contre l'usurpateur Adraste, deviendra odieuse; et c'est vous-mêmes que tous les peuples accuseront avec raison de vouloir usurper la tyrannie universelle.

Mais je suppose que vous soyez victorieux et des Dauniens et de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira: voici comment. Considérez que cette entreprise vous désunira

tous ; comme elle n'est point fondée sur la justice , vous n'aurez point de règle pour borner entre vous les prétentions de chacun : chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionnée à sa puissance ; nul d'entre vous n'aura assez d'autorité sur les autres pour faire paisiblement ce partage : voilà la source d'une guerre dont vos petits-enfants ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juste et modéré , que de suivre son ambition avec tant de périls , et au travers de tant de malheurs inévitables ? La paix profonde , les plaisirs doux et innocents qui l'accompagnent , l'heureuse abondance , l'amitié de ses voisins , la gloire qui est inséparable de la justice , l'autorité qu'on acquiert en se rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers , ne sont-ce pas des biens

plus desirables que la folle vanité d'une conquête injuste ? Ô princes ! ô rois ! vous voyez que je vous parle sans intérêt : écoutez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire et pour vous déplaire en vous représentant la vérité.

Pendant que Télémaque parloit ainsi, avec une autorité qu'on n'avoit jamais vue en nul autre, et que tous les princes étonnés et en suspens admiroient la sagesse de ses conseils, on entendit un bruit confus qui se répandit dans tout le camp, et qui vint jusqu'au lieu où se tenoit l'assemblée. Un étranger, dit-on, est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armés. Cet inconnu est d'une haute mine, tout paroît héroïque en lui : on voit aisément qu'il a long-temps souffert, et que son grand courage l'a mis au-dessus

de toutes ses souffrances. D'abord les peuples du pays qui gardent la côte ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption : mais , après avoir tiré son épée avec un air intrépide , il a déclaré qu'il sauroit se défendre si on l'attaquoit ; mais qu'il ne demandoit que la paix et l'hospitalité. Aussitôt il a présenté un rameau d'olivier comme suppliant. On l'a écouté : il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent cette côte de l'Hespérie , et on l'amène ici pour le faire parler aux rois assemblés.

A peine ce discours fut-il achevé , qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le dieu Mars quand il assemble sur les montagnes de la Thrace ses troupes sanguinaires. Il commença à parler ainsi :

Ô vous, pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assemblés ici ou pour défendre la patrie contre ses ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes lois, écoutez un homme que la fortune a persécuté. Fassent les dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs ! Je suis Diomède, roi d'Étolie, qui blessai Vénus au siège de Troie. La vengeance de cette déesse me poursuit dans tout l'univers. Neptune, qui ne peut rien refuser à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents et des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté toute espérance de revoir mon royaume, ma famille, et cette douce lumière d'un pays où j'ai commencé de voir le jour en naissant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au

monde. Je viens , après tant de naufrages , chercher sur ces rives inconnues un peu de repos et une retraite assurée. Si vous craignez les dieux , et sur-tout Jupiter , qui a soin des étrangers ; si vous êtes sensibles à la compassion , ne me refusez pas , dans ces vastes pays , quelque coin de terre infertile , quelques déserts , quelques sables , ou quelques rochers escarpés , pour y fonder , avec mes compagnons , une ville qui soit du moins une triste image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'espace qui vous soit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance ; vos ennemis seront les nôtres ; nous entrerons dans tous vos intérêts : nous ne demandons que la liberté de vivre selon nos lois.

Pendant que Diomede parloit ainsi , Télémaque , ayant les yeux attachés

sur lui, montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Diomede commença à parler de ses longs malheurs, il espéra que cet homme si majestueux seroit son pere. Aussitôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomede, le visage de Télémaque se flétrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur souffle cruel. Ensuite les paroles de Diomede, qui se plaignoit de la longue colere d'une divinité, l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgraces souffertes par son pere et par lui; des larmes mêlées et de douleur et de joie coulerent sur ses joues, et il se jeta tout-à-coup sur Diomede pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, et qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhésus. Les dieux

l'ont traité sans pitié comme vous. Si les oracles de l'Érebe ne sont pas trompeurs, il vit encore ; mais, hélas ! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher ; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui : jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les vôtres. C'est l'avantage qu'il y a à être malheureux, qu'on sait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, grand Diomède (car, malgré les misères qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats), je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille, vous procurer quelques secours. Ces princes que vous voyez sont humains ; ils savent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide, sans

l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes : il leur manque quelque chose quand ils n'ont jamais été malheureux ; il manque dans leur vie des exemples de patience et de fermeté : la vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le soin de vous consoler : puisque les dieux vous menent à nous, c'est un présent qu'ils nous font ; et nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomede, étonné, le regardoit fixement, et sentoit son cœur tout ému. Ils s'embrassoient, comme s'ils avoient été longtemps liés d'une amitié étroite. Ô digne fils du sage Ulysse, disoit Diomede, je reconnois en vous la douceur de son visage, la grace de ses discours,

la force de son éloquence, la noblesse de ses sentiments, la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctète embrasse aussi le grand fils de Tydée ; ils se racontent leurs tristes aventures. Ensuite Philoctète lui dit : Sans doute vous serez bien aise de revoir le sage Nestor : il vient de perdre Pisistrate, le dernier de ses enfants ; il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mène vers le tombeau. Venez le consoler : un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur. Ils allerent aussitôt dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Diomède, tant la tristesse abattoit son esprit et ses sens. D'abord Diomède pleura avec lui, et leur entrevue fut pour le vieillard un redoublement de douleur : mais peu-à-peu la présence de cet ami

appaîsa son cœur. On reconnut aisément que ses maux étoient un peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, et d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Diomede.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les rois assemblés avec Télémaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Télémaque leur conseilloit de donner à Diomede le pays d'Arpi, et de choisir pour roi des Dauniens Polydamas, qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux capitaine, qu'Adraste, par jalousie, n'avoit jamais voulu employer, de peur qu'on n'attribuât à cet homme habile les succès dont il espéroit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti en particulier qu'il exposoit trop sa vie et le salut de son état dans cette guerre contre tant de nations conjurées ; il l'avoit voulu

engager à tenir une conduite plus droite et plus modérée avec ses voisins. Mais les hommes qui haïssent la vérité, haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire : ils ne sont touchés ni de leur sincérité, ni de leur zèle, ni de leur désintéressement. Une prospérité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils ; en ne les suivant pas, il triomphoit tous les jours de ses ennemis : la hauteur, la mauvaise foi, la violence, mettoient toujours la victoire dans son parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit si long-temps menacé n'arrivoient point : Adraste se moquoit d'une sagesse timide qui prévoit toujours des inconveniens. Polydamas lui étoit insupportable ; il l'éloigna de toutes les charges ; il le laissa languir dans la solitude et dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette disgrâce ; mais elle lui donna ce qui lui manquoit , en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes : il devint sage à ses dépens ; il se réjouit d'avoir été malheureux ; il apprit peu-à-peu à se taire , à vivre de peu , à se nourrir tranquillement de la vérité , à cultiver en lui les vertus secretes qui sont encore plus estimables que les éclatantes , enfin à se passer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan , dans un désert , où un rocher en demi-voûte lui servoit de toit. Un ruisseau , qui tomboit de la montagne , appaisoit sa soif : quelques arbres lui donnoient leurs fruits : il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit champ ; il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains : la terre le payoit de ses peines avec usure , et ne le laissoit manquer

de rien. Il avoit non seulement des fruits et des légumes en abondance, mais encore toutes sortes de fleurs odoriférantes. Là il déplorait le malheur des peuples que l'ambition insensée d'un roi entraîne à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les dieux justes, quoique patients, fissent tomber Adraste. Plus sa prospérité croissoit, plus il croyoit voir de près sa chute irrémédiable : car l'imprudence heureuse dans ses fautes, et la puissance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue, sont les avant-coureurs du renversement des rois et des royaumes. Quand il apprit la défaite et la mort d'Adraste, il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tyran ; il gémit seulement, par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude.

Voilà l'homme que Télémaque

proposa pour le faire régner. Il y avoit déjà quelque temps qu'il connoissoit son courage et sa vertu ; car Télémaque , selon les conseils de Mentor, ne cessoit de s'informer par-tout des qualités bonnes et mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considérable , non seulement dans les nations alliées qui servoient en cette guerre , mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir et d'examiner par-tout les hommes qui avoient quelque talent ou une vertu particulière.

Les princes alliés eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la royauté. Nous avons éprouvé , disoient-ils , combien un roi des Dauniens , quand il aime la guerre , et qu'il la sait faire , est redoutable à ses voisins. Polydamas est

un grand capitaine, et il peut nous jeter dans de grands périls. Mais Télémaque leur répondit : Polydamas, il est vrai, sait la guerre ; mais il aime la paix : et voilà les deux choses qu'il faut souhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers et les difficultés de la guerre, est bien plus capable de l'éviter qu'un autre qui n'en a aucune expérience. Il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille ; il a condamné les entreprises d'Adraste ; il en a prévu les suites funestes. Un prince foible, ignorant et sans expérience, est plus à craindre pour vous qu'un homme qui connoîtra et qui décidera tout par lui-même. Le prince foible et ignorant ne verra que par les yeux d'un favori passionné, ou d'un ministre flatteur, inquiet et ambitieux : ainsi ce prince aveugle s'engagera à la guerre sans la

vouloir faire. Vous ne pourrez jamais vous assurer de lui, car il ne pourra être sûr de lui-même : il vous manquera de parole ; il vous réduira bien tôt à cette extrémité, qu'il faudra, ou que vous le fassiez périr, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, et en même temps plus juste et plus noble de répondre fidèlement à la confiance des Dauniens, et de leur donner un roi digne de commander ?

Toute l'assemblée fut persuadée par ces discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent : Nous reconnoissons bien maintenant que les princes alliés veulent agir de bonne foi avec nous, et faire une paix éternelle, puisqu'ils nous veulent donner

pour roi un homme si vertueux, et si capable de nous gouverner. Si on nous eût proposé un homme lâche, efféminé, et mal instruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre et qu'à corrompre la forme de notre gouvernement ; nous aurions conservé en secret un vifressentiment d'une conduite si dure et si artificieuse : mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliés sans doute n'attendent de nous rien que de juste et de noble, puisqu'ils nous accordent un roi qui est incapable de faire rien contre la liberté et contre la gloire de notre nation : aussi pouvons-nous protester, à la face des justes dieux, que les fleuves remonteront vers leurs sources avant que nous cessions d'aimer des rois si bienfaisants. Puissent nos derniers neveux se ressouvenir du bien-

fait que nous recevons aujourd'hui ,
et renouveler de génération en gé-
nération la paix de l'âge d'or dans toute
la côte de l'Hespérie !

Télémaque leur proposa ensuite de
donner à Diomede les campagnes
d'Arpi pour y fonder une colonie. Ce
nouveau peuple , leur disoit-il , vous
devra son établissement dans un pays
que vous n'occupez point. Souvenez-
vous que tous les hommes doivent
s'entr'aimer ; que la terre est trop
vaste pour eux ; qu'il faut bien avoir
des voisins , et qu'il vaut mieux en
avoir qui vous soient obligés de leur
établissement. Soyez touchés du mal-
heur d'un roi qui ne peut retourner
dans son pays. Polydamas et Diomede
étant unis par les liens de la justice et
de la vertu , qui sont les seuls dura-
bles , vous entretiendront dans une
paix profonde , et vous rendront re-

doutables à tous les peuples voisins qui penseroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre terre et à votre nation un roi capable d'en élever la gloire jusqu'au ciel : donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une terre qui vous est inutile, à un roi qui est digne de toutes sortes de secours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Télémaque, puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour roi. Aussitôt ils partirent pour l'aller chercher dans son désert, et pour le faire régner sur eux. Avant que de partir, ils donnerent les fertiles plaines d'Arpi à Diomede pour y fonder un nouveau royaume. Les alliés en furent ravis, parceque cette colonie des Grecs pourroit secourir puissamment le parti des alliés si jamais les Dauniens

vouloient renouveler les usurpations dont Adraste avoit donné le mauvais exemple.

Tous les princes ne songerent plus qu'à se séparer. Télémaque, les larmes aux yeux, partit avec sa troupe après avoir embrassé tendrement le vaillant Diomede, le sage et inconsolable Nestor, et le fameux Philoctete, digne héritier des fleches d'Hercule.

FIN DU LIVRE VINGT-UNIEME.

TÉLÉMAQUE.

LIVRE XXII.

SOMMAIRE

DU LIVRE VINGT-DEUXIEME.

TÉLÉMAQUE, arrivant à Salente, est surpris de voir la campagne si bien cultivée, et de trouver si peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un état de fleurir, et lui propose pour modèle la conduite et le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre ensuite son cœur à Mentor sur son inclination pour Antiope, fille de ce roi, et sur son dessein de l'épouser. Mentor en loue avec lui les bonnes qualités, l'assure que les dieux la lui destinent; mais que présentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque, et qu'à délivrer Pénélope des poursuites de ses prétendants.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βεροίας

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

Le jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, et de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il espéroit que son pere seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée presque inculte et déserte, cultivée comme un jardin, et pleine d'ouvriers diligents: il reconnut l'ouvrage de la sagesse de Mentor. Ensuite, entrant dans la ville, il remarqua qu'il y avoit beaucoup moins d'artisans pour les délices de la vie, et beaucoup moins de magnificence. Télémaque en fut choqué; car il aimoit naturellement toutes les choses qui ont de l'éclat et de la politesse: mais d'autres pensées occupèrent alors

son esprit. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor : aussitôt son cœur fut ému de joie et de tendresse. Malgré tous les succès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraste, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui, et à mesure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor pour voir s'il n'avoit rien à se reprocher.

D'abord Idoménée embrassa Télémaque comme son propre fils ; ensuite Télémaque se jeta au cou de Mentor, et l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit : Je suis content de vous : vous avez fait de grandes fautes ; mais elles vous ont servi à vous connoître et à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes que de ses belles actions : les grandes actions enflent le cœur, et inspirent une présomption dangereuse ; les fautes

font rentrer l'homme en lui-même, et lui rendent la sagesse qu'il avoit perdue dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire, c'est de louer les dieux, et de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses ; mais, avouez la vérité, ce n'est guère vous par qui elles ont été faites : n'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous ? n'étiez-vous pas capable de les gâter, et par votre promptitude, et par votre imprudence ? Ne sentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au-dessus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait ? elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune, quand il apaise les tempêtes, suspend les flots irrités.

Pendant qu'Idoménée interrogeoit

avec curiosité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Télémaque écoutoit ainsi les sages conseils de Mentor ; ensuite il regardoit de tous côtés avec étonnement , et disoit à Mentor : Voici un changement dont je ne comprends pas bien la raison ; est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence ? d'où vient qu'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par-tout avant mon départ ? Je ne vois plus ni or , ni argent , ni pierres précieuses ; les habits sont simples ; les bâtimens qu'on fait sont moins vastes et moins ornés ; les arts languissent , la ville est devenue une solitude.

Mentor lui répondit en souriant : Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville ? Oui , reprit Télémaque ; j'ai vu par-tout le labourage en honneur , et les champs dé-

frichés. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville superbe en marbre, en or et en argent, avec une campagne négligée et stérile; ou une campagne cultivée et fertile, avec une ville médiocre et modeste dans ses mœurs? Une grande ville fort peuplée d'artisans occupés à amollir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un royaume pauvre et mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, et dont tout le corps, exténué et privé de nourriture, n'a aucune proportion avec cette tête. C'est le nombre du peuple, et l'abondance des aliments, qui font la vraie force et la vraie richesse d'un royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable et infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de son pays : tout son pays n'est plus

connoître plus d'autres lois que leurs volontés absolues, et qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout : mais, à force de tout pouvoir, ils sapent les fondemens de leur puissance; ils n'ont plus de regle certaine ni de maxime de gouvernement; chacun à l'envi les flatte : ils n'ont plus de peuples; il ne leur reste que des esclaves, dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité? qui donnera des bornes à ce torrent? Tout cede; les sages s'enfuient, se cachent, et gémissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine et violente qui puisse ramener dans son cours naturel cette puissance débordée : souvent même le coup qui pourroit la modérer l'abat sans ressource. Rien ne menace tant d'une chute funeste, qu'une autorité qu'on pousse trop loin. Elle est semblable à un arc

trop tendu qui se rompt enfin tout-à-coup si on ne le relâche : mais qui est-ce qui osera le relâcher ? Idoménée étoit gâté jusqu'au fond du cœur par cette autorité si flatteuse : il avoit été renversé de son trône ; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les dieux nous aient envoyés ici pour le désabuser de cette puissance aveugle et outrée qui ne convient point à des hommes ; encore a-t-il fallu des especes de miracles pour lui ouvrir les yeux.

L'autre mal, presque incurable, est le luxe. Comme la trop grande autorité empoisonne les rois, le luxe empoisonne toute une nation. On dit que ce luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches ; comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les ri-

ches par des raffinements de volupté. Toute une nation s'accoutume à regarder comme les nécessités de la vie les choses superflues : ce sont tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente, et on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit point trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, et politesse de la nation. Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, est loué comme une vertu ; il répand sa contagion depuis le roi jusqu'aux derniers de la lie du peuple. Les proches parents du roi veulent imiter sa magnificence ; les grands, celle des parents du roi ; les gens médiocres veulent égaler les grands, car qui est-ce qui se fait justice ? les petits veulent passer pour médiocres : tout le monde fait plus qu'il ne peut ; les uns par faste, et pour se prévaloir de leurs richesses ;

les autres par mauvaise honte, et pour cacher leur pauvreté. Ceux même qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, et pour donner des exemples contraires. Toute une nation se ruine; toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense corrompt les âmes les plus pures : il n'est plus question que d'être riche ; la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux, instruisez les hommes ; gagnez des batailles, sauvez la patrie, sacrifiez tous vos intérêts ; vous êtes méprisé si vos talents ne sont relevés par le faste. Ceux même qui n'ont pas de bien veulent paroître en avoir ; ils en dépensent comme s'ils en avoient : on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes pour parvenir.

Mais qui remédiera à ces maux ? Il faut changer le goût et les habitudes de toute une nation ; il faut lui donner de nouvelles lois. Qui le pourra entreprendre , si ce n'est un roi philosophe qui sache , par l'exemple de sa propre modération , faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse , et encourager les sages , qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité ?

Télémaque , écoutant ce discours , étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil : il sentoit la vérité de ces paroles , et elles se gravoient dans son cœur , comme un savant sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre , en sorte qu'il lui donne de la tendresse , de la vie et du mouvement. Télémaque ne répondoit rien : mais , repassant tout ce qu'il venoit d'entendre , il parcouroit

des yeux les choses qu'on avoit changées dans la ville. Ensuite il disoit à Mentor :

Vous avez fait d'Idoménée le plus sage de tous les rois ; je ne le connois plus , ni lui ni son peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter. Le hasard et la force ont beaucoup de part aux succès de la guerre ; il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats : mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête ; il a fallu que vous ayez travaillé seul contre un roi et contre tout son peuple , pour les corriger. Les succès de la guerre sont toujours funestes et odieux : ici tout est l'ouvrage d'une sagesse céleste , tout est doux , tout est pur , tout est aimable , tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme.

Quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien ? Oh ! qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en espérer une solide en ravageant la terre et en répandant le sang humain !

Mentor montra sur son visage une joie sensible de voir Télémaque si désabusé des victoires et des conquêtes, dans un âge où il étoit si naturel qu'il fût enivré de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajouta : Il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon et louable : mais sachez qu'on pourroit faire des choses encore meilleures. Idoménée modère ses passions, et s'applique à gouverner son peuple avec justice : mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes, qui sont des suites malheureuses de ses fautes an-

ciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal semble encore les poursuivre long-temps; il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées, et des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les dieux, ô Télémaque, vous demanderont plus qu'à Idoménée, parceque vous avez connu la vérité dès votre jeunesse, et que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité.

Idoménée, continuoit Mentor, est sage et éclairé; mais il s'applique trop au détail, et ne médite pas assez le gros de ses affaires pour former des plans. L'habileté d'un roi qui est au-dessus des hommes ne consiste pas à faire tout par lui-même: c'est une

vanité grossière que d'espérer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un roi doit gouverner en choisissant et en conduisant ceux qui gouvernent sous lui : il ne faut pas qu'il fasse le détail, car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous lui ; il doit seulement s'en faire rendre compte, et en savoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement gouverner, que de choisir et d'appliquer selon leurs talents les gens qui gouvernent. Le suprême et le parfait gouvernement consiste à gouverner ceux qui gouvernent : il faut les observer, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaisser, les changer de place, et les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par soi-même,

c'est défiance, c'est petitesse; c'est se livrer à une jalousie pour les détails, qui consume le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour les grandes choses. Pour former de grands desseins, il faut avoir l'esprit libre et reposé; il faut penser à son aise dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuses. Un esprit épuisé par le détail est comme la lie du vin, qui n'a plus ni force ni délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail sont toujours déterminés par le présent, sans étendre leurs vues sur un avenir éloigné; ils sont toujours entraînés par l'affaire du jour où ils sont: et cette affaire étant seule à les occuper, elle les frappe trop, elle rétrécit leur esprit; car on ne juge sainement des affaires que quand on les compare toutes ensemble, et qu'on les place toutes dans un

certain ordre, afin qu'elles aient de la suite et de la proportion. Manquer à suivre cette regle dans le gouvernement, c'est ressembler à un musicien qui se contenteroit de trouver des sons harmonieux, et qui ne se mettroit point en peine de les unir et de les accorder pour en composer une musique douce et touchante. C'est ressembler aussi à un architecte qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il assemble de grandes colonnes et beaucoup de pierres bien taillées, sans penser à l'ordre et à la proportion des ornemens de son édifice : dans le temps qu'il fait un salon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un escalier convenable : quand il travaille au corps du bâtiment, il ne songe ni à la cour ni au portail. Son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques qui ne sont point faites les unes

pour les autres : cet ouvrage , loin de lui faire honneur , est un monument qui éternisera sa honte ; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas su penser avec assez d'étendue pour concevoir à-la-fois le dessein général de tout son ouvrage : c'est un caractère d'esprit court et subalterne. Quand on est né avec ce génie borné au détail , on n'est propre qu'à exécuter sous autrui. N'en doutez pas , ô mon cher Télémaque , le gouvernement d'un royaume demande une certaine harmonie comme la musique , et de justes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts , je vous ferai entendre combien les hommes qui gouvernent par le détail sont médiocres. Celui qui , dans un concert , ne chante que certaines choses , quoi-

qu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chanteur : celui qui conduit tout le concert, et qui en regle à-la-fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tout de même celui qui taille des colonnes, ou qui élève un côté d'un bâtiment, n'est qu'un maçon : mais celui qui a pensé tout l'édifice, et qui en a toutes les proportions dans sa tête, est le seul architecte. Ainsi ceux qui travaillent, qui expédient, qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins ; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai génie qui conduit l'état est celui qui, ne faisant rien, fait tout faire, qui pense, qui invente, qui pénètre dans l'avenir, qui retourne dans le passé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui se roidit sans cesse pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le

torrent de l'eau, qui est attentif nuit et jour pour ne laisser rien au hasard.

Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand peintre travaille assidument depuis le matin jusqu'au soir pour expédier plus promptement ses ouvrages? non : cette gêne et ce travail servile éteindroient tout le feu de son imagination ; il ne travailleroit plus de génie : il faut que tout se fasse irrégulièrement et par saillies, suivant que son goût le mène et que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son temps à broyer des couleurs et à préparer des pinceaux ? non ; c'est l'occupation de ses élèves. Il se réserve le soin de penser ; il ne songe qu'à faire des traits hardis qui donnent de la noblesse, de la vie et de la passion à ses figures. Il a dans sa tête les pensées et les sentiments des héros

qu'il veut représenter ; il se transporte dans leurs siècles et dans toutes les circonstances où ils ont été : à cette espede d'enthousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne, que tout soit vrai, correct, et proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élevation de génie et d'efforts de pensées pour faire un grand roi, que pour faire un grand peintre ? Concluez donc que l'occupation d'un roi doit être de penser, de former de grands projets, et de choisir les hommes propres à les exécuter sous lui.

Télémaque lui répondit : Il me semble que je comprends tout ce que vous dites : mais, si les choses alloient ainsi, un roi seroit souvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'est vous-même qui vous trompez, repartit Mentor : ce qui

empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance générale du gouvernement. Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, et qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont toujours comme à tâtons ; c'est un hasard quand ils ne se trompent pas : ils ne savent pas même précisément ce qu'ils cherchent ni à quoi ils doivent tendre ; ils ne savent que se défier, et se défient plutôt des honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs qui les flattent. Au contraire, ceux qui ont des principes pour le gouvernement, et qui se connoissent en hommes, savent ce qu'ils doivent chercher en eux, et les moyens d'y parvenir : ils reconnoissent assez, du moins en gros, si les gens dont ils se servent sont des instruments propres à leurs desseins, et s'ils entrent dans leurs vues pour

tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs, comme ils ne se jettent pas dans des détails accablants, ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vue le gros de l'ouvrage, et pour observer s'il s'avance vers la fin principale. S'ils sont trompés, du moins ils ne le sont guère dans l'essentiel. Ils sont au-dessus des petites jalousies qui marquent un esprit borné et une ame basse : ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y servir des hommes, qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irrésolution où jette la défiance, qu'on ne perdrait à se laisser un peu tromper. On est trop heureux quand on n'est trompé que dans les choses médiocres ; les grandes ne laissent pas de s'acheminer, et c'est la seule chose dont un grand homme doit être en

peine. Il faut réprimer sévèrement la tromperie quand on la découvre : mais il faut compter sur quelque tromperie, si on ne veut point être véritablement trompé. Un artisan dans sa boutique voit tout de ses propres yeux, et fait tout de ses propres mains : mais un roi, dans un grand état, ne peut tout faire ni tout voir. Il ne doit faire que les choses que nul autre ne peut faire sous lui : il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes.

Enfin Mentor dit à Télémaque : Les dieux vous aiment et vous préparent un regne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici est fait moins pour la gloire d'Idoménée que pour votre instruction. Tous ces sages établissemens que vous admirez dans Salente ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque,

si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée. Il est temps que nous songions à partir d'ici ; Idoménée tient un vaisseau prêt pour notre retour.

Aussitôt Télémaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisoit regretter Salente. Vous me blâmez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe : mais mon cœur me feroit de continuels reproches, si je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est point une passion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'isle de Calypso ; j'ai bien reconnu la profondeur de la plaie que l'amour m'avoit faite auprès d'Eucharis : je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé ; le

temps et l'absence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeste m'apprend à me défier de moi-même. Mais pour Antiope, ce que je sens n'a rien de semblable : ce n'est point un amour passionné ; c'est goût, c'est estime, c'est persuasion que je serois heureux si je passois ma vie avec elle. Si jamais les dieux me rendent mon pere, et qu'ils me permettent de choisir une femme, Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine et de broderie, son application à conduire toute la maison de son pere depuis que sa mere est morte, son mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de sa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danses des jeunes Crétoises au son

des flûtes, on la prendroit pour la riante Vénus qui est accompagnée des Graces. Quand il la mene avec lui à la chasse dans les forêts, elle paroît majestueuse et adroite à tirer de l'arc, comme Diane au milieu de ses nymphes : elle seule ne le sait pas, et tout le monde l'admire. Quand elle entre dans les temples des dieux, et qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle est elle-même la divinité qui habite dans les temples. Avec quelle crainte et quelle religion la voyons-nous offrir des sacrifices et détourner la colere des dieux quand il faut expier quelque faute ou détourner quelque funeste présage ! Enfin, quand on la voit avec une troupe de femmes, tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre

une forme humaine, et qui inspire aux hommes les beaux arts : elle anime les autres à travailler ; elle leur adoucit le travail et l'ennui par le charme de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des dieux : elle surpasse la plus exquise peinture par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! il n'aura à craindre que de la perdre et de lui survivre.

Je prends ici, mon cher Mentor, les dieux à témoin que je suis tout prêt à partir : j'aimerai Antiope tant que je vivrai ; mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit posséder, je passerois le reste de mes jours avec tristesse et amertume : mais enfin je la quitterai, quoique je sache que l'absence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à son

pere de mon amour : car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse, remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnoître par-là, mon cher Mentor, combien cet attachement est différent de la passion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : Ô Télémaque, je conviens de cette différence. Antiope est douce, simple, sage ; ses mains ne méprisent point le travail ; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout ; elle sait se taire, et agit de suite sans empressement ; elle est à toute heure occupée, elle ne s'embarrasse jamais, parcequ'elle fait chaque chose à propos : le bon ordre de la maison de son pere est sa gloire ; elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout, et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner

(choses qui font haïr presque toutes les femmes), elle s'est rendue aimable à toute la maison : c'est qu'on ne trouve en elle, ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes : d'un seul regard elle se fait entendre, et on craint de lui déplaire : elle donne des ordres précis ; elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter ; elle reprend avec bonté, et en reprenant elle encourage. Le cœur de son père se repose sur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Télémaque ; Antiope est un trésor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit, non plus que son corps, ne se pare jamais de vains ornements : son imagination, quoique vive, est retenue par sa discrétion : elle ne parle que

pour la nécessité ; et si elle ouvre la bouche , la douce persuasion et les graces naïves coulent de ses levres. Dès qu'elle parle , tout le monde se tait , et elle en rougit : peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire , quand elle apperçoit qu'on l'écoute si attentivement. A peine l'avons-nous entendue parler.

Vous souvenez-vous , ô Télémaque , d'un jour que son pere la fit venir ? elle parut les yeux baissés , couverte d'un grand voile ; et elle ne parla que pour modérer la colere d'Idoménée , qui vouloit faire punir rigoureusement un de ses esclaves : d'abord elle entra dans sa peine , puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pourvoit excuser ce malheureux ; et sans faire sentir au roi qu'il s'étoit trop emporté , elle lui inspira des sentimens de justice et de compassion.

Thétis, quand elle flatte le vieux Nérée, n'appaise pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainsi Antiope, sans prendre aucune autorité, et sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle est juste; les dieux vous la destinent: vous l'aimez d'un amour raisonnable; il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir point voulu lui découvrir vos sentiments: mais sachez que si vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins, elle les auroit rejetés, et auroit cessé de vous estimer. Elle ne se promettra jamais à personne; elle se laissera donner par son pere: elle ne prendra jamais pour époux

qu'un homme qui craigne les dieux ,
 et qui remplisse toutes les bienséances.
 Avez-vous observé comme moi qu'elle
 se montre encore moins et qu'elle
 baisse plus les yeux depuis votre re-
 tour ? Elle sait tout ce qui vous est
 arrivé d'heureux dans la guerre ; elle
 n'ignore ni votre naissance , ni vos
 aventures , ni tout ce que les dieux
 ont mis en vous ; c'est ce qui la rend
 si modeste et si réservée. Allons , Té-
 lémaque , allons vers Ithaque ; il ne
 me reste plus qu'à vous faire trouver
 votre pere , et qu'à vous mettre en
 état d'obtenir une femme digne de
 l'âge d'or : fût - elle bergere dans la
 froide Algide , au lieu qu'elle est fille
 du roi de Salente , vous serez trop
 heureux de la posséder.

FIN DU LIVRE VINGT-DEUXIEME.

TÉLÉMAQUE.

LIVRE XXIII.

S O M M A I R E

DU LIVRE VINGT-TROISIEME.

Idoménée, craignant le départ de ses deux hôtes, propose à Mentor plusieurs affaires embarrassantes, l'assurant qu'il ne les pourra régler sans son secours. Mentor lui explique comment il doit se comporter, et tient ferme pour remmener Télémaque. Idoménée essaie encore de les retenir en excitant la passion de ce dernier pour Antiope. Il les engage dans une partie de chasse, où il veut que sa fille se trouve. Elle y seroit déchirée par un sanglier, sans Télémaque qui la sauve. Il sent ensuite beaucoup de répugnance à la quitter, et à prendre congé du roi son père : mais, encouragé par Mentor, il surmonte sa peine, et s'embarque pour sa patrie.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

IDOMÉNÉE, qui craignoit le départ de Télémaque et de Mentor, ne songeoit qu'à le retarder. Il représenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler sans lui un différend qui s'étoit élevé entre Diophanes, prêtre de Jupiter conservateur, et Héliodore, prêtre d'Apolon, sur les présages qu'on tire du vol des oiseaux et des entrailles des victimes.

Pourquoi, lui répondit Mentor, vous mêleriez-vous des choses sacrées? Laissez-en la décision aux Étruriens, qui ont la tradition des plus anciens oracles, et qui sont inspirés pour être les interpretes des dieux; employez seulement votre autorité à étouffer ces disputes dès leur naissance. Ne montrez ni partialité ni

prévention ; contentez-vous d'appuyer la décision , quand elle sera faite : souvenez-vous qu'un roi doit être soumis à la religion , et qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler ; la religion vient des dieux , elle est au-dessus des rois . Si les rois se mêlent de la religion , au lieu de la protéger ils la mettront en servitude . Les rois sont si puissants , et les autres hommes sont si foibles , que tout sera en péril d'être altéré au gré des rois si on les fait entrer dans les questions qui regardent les choses sacrées . Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des dieux ; et bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéiroient pas à leur jugement , quand il aura été prononcé .

Ensuite Idoménée se plaignit de l'embarras où il étoit sur un grand nombre de procès entre divers particuliers , qu'on le pressoit de juger .

Décidez , lui répondit Mentor , toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de jurisprudence , et à interpréter les lois : mais ne vous chargez jamais de juger les causes particulières ; elles viendroient toutes en foule vous assiéger ; vous seriez l'unique juge de tout votre peuple , tous les autres juges qui sont sous vous deviendroient inutiles ; vous seriez accablé , et les petites affaires vous déroberoient aux grandes , sans que vous pussiez suffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jeter dans cet embarras ; renvoyez les affaires des particuliers aux juges ordinaires : ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager ; vous ferez alors les véritables fonctions de roi.

On me presse encore , disoit Idoménée , de faire certains mariages.

Les personnes d'une naissance distinguée qui m'ont suivi dans toutes les guerres, et qui ont perdu de très grands biens en me servant, vous devroient trouver une espece de récompense en épousant certaines filles riches : je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établissemens.

Il est vrai, répondit Mentor, qu'il ne vous en coûteroit qu'un mot : mais ce mot lui-même vous coûteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux peres et aux meres la liberté et la consolation de choisir leurs gendres, et par conséquent leurs héritiers ? ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage ; vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos citoyens. Les mariages ont assez d'épines sans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des serviteurs fideles à ré-

compenser, donnez-leur des terres incultes, ajoutez-y des rangs et des honneurs proportionnés à leur condition et à leurs services ; ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris par vos épargnes sur les fonds destinés à votre dépense : mais ne payez jamais vos dettes en sacrifiant les filles riches malgré leurs parents.

Idoménée passa bientôt de cette question à une autre. Les Sybarites, disoit-il, se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent, et de ce que nous les avons données, comme des champs à défricher, aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici : céderai-je à ces peuples ? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions sur nous.

Il n'est pas juste, répondit Mentor, de croire les Sybarites dans leur pro-

pre cause : mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc , repartit Idoménée ? Il ne faut croire , poursuivit Mentor , aucune des deux parties : mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin qui ne soit suspect d'aucun côté ; tels sont les Sipontins : ils n'ont aucun intérêt contraire au vôtre.

Mais suis-je obligé , répondoit Idoménée , à croire quelque arbitre ? ne suis-je pas roi ? Un souverain est-il obligé à se soumettre à des étrangers sur l'étendue de sa domination ?

Mentor reprit ainsi le discours : Puisque vous voulez tenir ferme , il faut que vous jugiez que votre droit est bon : d'un autre côté , les Sybarites ne relâchent rien ; ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition de sentiments , il faut qu'un

arbitre, choisi par les parties, vous accommode, ou que le sort des armes décide; il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une république où il n'y eût ni magistrats ni juges, et où chaque famille se crût en droit de se faire par violence justice à elle-même sur toutes ses prétentions contre ses voisins, vous déploreriez le malheur d'une telle nation, et vous auriez horreur de cet affreux désordre, où toutes les familles s'armeraient les unes contre les autres. Croyez-vous que les dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui est la république universelle, si chaque peuple, qui n'y est que comme une grande famille, se croit en plein droit de se faire par violence justice à soi-même sur toutes ses prétentions contre les autres peuples voisins? Un particulier qui possède un champ, comme l'héritage de

ses ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des lois et par le jugement d'un magistrat : il seroit très sévèrement puni comme un séditieux s'il vouloit conserver par la force ce que la justice lui a donné. Croyez-vous que les rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétentions, sans avoir tenté toutes les voies de douceur et d'humanité? La justice n'est-elle pas encore plus sacrée et plus inviolable pour les rois par rapport à des pays entiers, qu'à des familles par rapport à quelques champs labourés? Sera-t-on injuste et ravisseur quand on ne prend que quelques arpents de terre? sera-t-on juste, sera-t-on héros, quand on prend des provinces? Si on se prévient, si on se flatte, si on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre

de se flatter et de s'avengler sur les grands intérêts d'état? Se croira-t-on soi-même, dans une matière où on a tant de raisons de se défier de soi? ne craindra-t-on point de se tromper dans des cas où l'erreur d'un seul homme a des conséquences affreuses? L'erreur d'un roi qui se flatte sur ses prétentions cause souvent des ravages, des famines, des massacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les effets funestes s'étendent jusques dans les siècles les plus reculés. Un roi, qui assemble toujours tant de flatteurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flatté en ces occasions? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre son équité, sa bonne foi, sa modération. Il publie les solides raisons sur lesquelles sa cause est fondée. L'arbitre choisi est un médiateur amiable, et

non un juge de rigueur. On ne se soumet pas aveuglément à ses décisions ; mais on a pour lui une grande déférence : il ne prononce pas une sentence en juge souverain ; mais il fait des propositions, et par ses conseils on sacrifie quelque chose pour conserver la paix. Si la guerre vient malgré tous les soins qu'un roi prend pour conserver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de sa conscience, l'estime de ses voisins, et la juste protection des dieux. Idoménée, touché de ce discours, consentit que les Sipontins fussent médiateurs entre lui et les Sybarites.

Alors le roi, voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télémaque aimoit Antiope ; et il espéra de le prendre par cette

passion. Dans cette vue, il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins. Elle le fit pour ne pas désobéir à son pere, mais avec tant de modestie et de tristesse, qu'on voyoit bien la peine qu'elle souffroit en obéissant. Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens et sur Adraste : mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Télémaque ; elle s'en défendit avec respect, et son pere n'osa la contraindre. Sa voix douce et touchante pénétoit le cœur du jeune fils d'Ulysse ; il étoit tout ému. Idoménée, qui avoit les yeux attachés sur lui, jouissoit du plaisir de remarquer son trouble. Mais Télémaque ne faisoit pas semblant d'appercevoir les desseins du roi : il ne pouvoit s'empêcher en ces occasions d'être fort touché ; mais la raison étoit en lui

au-dessus du sentiment ; et ce n'étoit plus ce même Télémaque qu'une passion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'isle de Calypso. Pendant qu'Antiope chantoit , il gardoit un profond silence ; dès qu'elle avoit fini , il se hâtoit de tourner la conversation sur quelque autre matière.

Le roi , ne pouvant par cette voie réussir dans son dessein , prit enfin la résolution de faire une grande chasse dont il voulut donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura , ne voulant point y aller : mais il fallut exécuter l'ordre absolu de son père. Elle monta un cheval écumant , fougueux , et semblable à ceux que Castor domtoit pour les combats ; elle le conduisit sans peine : une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur ; elle paroît au milieu d'elles comme

Diane dans les forêts. Le roi la voit ,
 et il ne peut se lasser de la voir ; en
 la voyant il oublie tous ses malheurs
 passés. Télémaque la voit aussi , et
 il est encore plus touché de la mo-
 destie d'Antiope , que de son adresse
 et de toutes ses graces.

Les chiens poursuivoient un san-
 glier d'une grandeur énorme , et fu-
 rieux comme celui de Calydon : ses
 longues soies étoient dures et hérissées
 comme des dards ; ses yeux étin-
 celants étoient pleins de sang et de
 feu ; son souffle se faisoit entendre de
 loin , comme le bruit sourd des vents
 séditions quand Éole les rappelle dans
 son antre pour appaiser les tempêtes ;
 ses défenses , longues et crochues
 comme la faux tranchante des mois-
 sonneurs , coupoient le tronc des ar-
 bres. Tous les chiens qui osoient en
 approcher étoient déchirés : les plus

hardis chasseurs, en le poursuivant, craignoient de l'atteindre.

Antiope, légère à la course comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près : elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule. Le sang de l'animal farouche ruisse, et le rend plus furieux : il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussitôt le cheval d'Antiope, malgré sa fierté, frémit et recule : le sanglier monstrueux s'élance contre lui, semblable aux pesantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le coursier chancelle, et est abattu. Antiope se voit par terre hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contre elle. Mais Télémaque, attentif au danger d'Antiope, étoit déjà descendu de cheval. Plus prompt que les éclairs, il se jette entre le cheval abattu et le san-

glier qui revient pour venger son sang ; il tient dans ses mains un long dard, et l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal, qui tombe plein de rage.

A l'instant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, et qui étonne tous les chasseurs ; il la présente à Antiope. Elle en rougit ; elle consulte des yeux son pere, qui, après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors du péril, et lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant, elle dit à Télémaque : Je reçois de vous avec reconnoissance un autre don plus grand, car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit ; elle baissa les yeux : et Télémaque, qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces paroles : Heureux le

fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse ! mais plus heureux encore s'il pouvoit passer la sienne auprès de vous ! Antiope, sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis sa fille à Télémaque : mais il espéra d'enflammer davantage sa passion en le laissant dans l'incertitude, et crut même le retenir encore à Salente par le desir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnoit ainsi en lui-même : mais les dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque fut précisément ce qui le pressa de partir : ce qu'il commençoit à sentir le mit dans une juste défiance de lui-même.

Mentor redoubla ses soins pour inspirer à Télémaque un desir impar-

tient de s'en retourner à Ithaque, et il pressa en même temps Idoménée de le laisser partir. Le vaisseau étoit déjà prêt ; car Mentor, qui régloit tous les moments de la vie de Télémaque pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu qu'autant qu'il le falloit pour exercer sa vertu, et pour lui faire acquérir de l'expérience. Mentor avoit eu soin de faire préparer ce vaisseau dès l'arrivée de Télémaque.

Mais Idoménée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle et dans une désolation à faire pitié lorsqu'il vit que ses deux hôtes, dont il avoit tiré tant de secours, alloient l'abandonner. Il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de sa maison : là il soulageoit son cœur en poussant des gémissements et en ver-

sant des larmes ; il oublioit le besoin de se nourrir ; le sommeil n'adoucissoit plus ses cuisantes peines ; il se desséchoit , il se consumoit par ses inquiétudes. Semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais , et dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliés où la seve coule pour sa nourriture ; cet arbre , que les vents n'ont jamais ébranlé , que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein , et que la hache du laboureur a toujours respecté , ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal ; il se flétrit , il se dépouille de ses feuilles qui sont sa gloire ; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte , et des branches seches : tel parut Idoménée dans sa douleur.

Télémaque, attendri, n'osoit lui parler : il craignoit le jour du départ ; il cherchoit des prétextes pour le retarder ; et il seroit demeuré longtemps dans cette incertitude si Mentor ne lui eût dit : Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur et hautain ; votre cœur ne se laissoit toucher que de vos commodités et de vos intérêts : mais vous êtes enfin devenu homme, et vous commencez, par l'expérience de vos maux, à compatir à ceux des autres. Sans cette compassion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes : mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire consentir à notre départ, et je vous épargnerois l'embarras d'une conversation si fâcheuse : mais je

ne veux point que la mauvaise honte et la timidité dominant votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage et la fermeté avec une amitié tendre et sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité : il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, et adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entièrement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Télémaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprît notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit aussitôt : Vous vous trompez, mon cher Télémaque ; vous êtes né comme les enfants des rois nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, et que toute la nature obéisse à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de résister

à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger; mais c'est que, pour leur propre commodité, ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes et mécontents. Les peines et les misères des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux : s'ils en entendent parler, ce discours les importune et les attriste : pour leur plaire il faut toujours dire que tout va bien ; et, pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leurs joies. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, résister aux prétentions et aux passions injustes d'un homme importun ; ils en donneront toujours la commission à quelque autre personne. Plutôt que de parler

eux-mêmes avec une douce fermeté dans ces occasions, ils se laisseroient arracher les graces les plus injustes, ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de savoir décider contre le sentiment de ceux avec qui ils ont affaire tous les jours. Cette foiblesse qu'on sent en eux fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir : on les presse, on les importune, on les accable, et on réussit en les accablant. D'abord on les flatte et on les encense pour s'insinuer ; mais dès qu'on est dans leur confiance, et qu'on est auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mene loin, on leur impose le joug : ils en gémissent, ils veulent souvent le secouer ; mais ils le portent toute leur vie. Ils sont jaloux de ne paroître point gouvernés, et ils le sont toujours : ils ne peuvent même se

passer de l'être ; car ils sont semblables à ces foibles tiges de vigne , qui , n'ayant par elles-mêmes aucun soutien , rampent toujours autour du tronc de quelque grand arbre.

Je ne souffrirai point , ô Télémaque , que vous tombiez dans ce défaut , qui rend un homme imbécille pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre jusqu'à n'oser parler à Idoménée , vous ne serez plus touché de ses peines dès que vous serez sorti de Salente ; ce n'est point sa douleur qui vous attendrit , c'est sa présence qui vous embarrasse. Allez parler vous-même à Idoménée ; apprenez dans cette occasion à être tendre et ferme tout ensemble : montrez-lui votre douleur de le quitter ; mais montrez-lui aussi d'un ton décisif la nécessité de notre départ.

Télémaque n'osoit ni résister à

Mentor, ni aller trouver Idoménée ; il étoit honteux de sa crainte , et n'avoit pas le courage de la surmonter : il hésitoit ; il faisoit deux pas , et revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raison de différer. Mais le seul regard de Mentor lui ôtoit la parole , et faisoit disparaître tous ses beaux prétextes. Est-ce donc là , disoit Mentor en souriant , ce vainqueur des Dauniens , ce libérateur de la grande Hespérie , ce fils du sage Ulysse , qui doit être , après lui , l'oracle de la Grece ? il n'ose dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour revoir son pere ! Ô peuple d'Ithaque , combien serez-vous malheureux un jour si vous avez un roi que la mauvaise honte domine , et qui sacrifie les plus grands intérêts à ses foiblesses sur les plus petites choses !

Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats et le courage dans les affaires : vous n'avez point craint les armes d'Adraste ; et vous craignez la tristesse d'Idoménée ! Voilà ce qui déshonore les princes qui ont fait les plus grandes actions : après avoir paru des héros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les occasions communes où d'autres se soutiennent avec vigueur.

Télémaque, sentant la vérité de ces paroles, et piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter lui-même : mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit assis, les yeux baissés, languissant et abattu de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre ; il n'osoit le regarder. Ils s'entendoient sans se

rien dire, et chacun craignoit que l'autre ne rompît le silence; ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée, pressé d'un excès de douleur, s'écria : A quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment ! Après m'avoir montré ma foiblesse, on m'abandonne ! hé bien ! je vais retomber dans tous mes malheurs : qu'on ne me parle plus de bien gouverner ; non, je ne puis le faire ; je suis las des hommes ! Où voulez-vous aller, Télémaque ? Votre pere n'est plus ; vous le cherchez inutilement : Ithaque est en proie à vos ennemis ; ils vous feront périr si vous y retournez : quelqu'un d'entre eux aura épousé votre mere. Demeurez ici : vous serez mon gendre et mon héritier ; vous régnerez après moi : pendant ma vie même vous aurez ici un pouvoir absolu ; ma

confiance en vous sera sans bornes. Que si vous êtes insensible à tous ces avantages, du moins laissez-moi Mentor, qui est toute ma ressource. Parlez, répondez-moi ; n'endurcissez pas votre cœur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ! Ah ! je comprends combien les dieux me sont cruels, je le sens encore plus rigoureusement qu'en Crete lorsque je perçai mon propre fils.

Enfin Télémaque lui répondit d'une voix troublée et timide : Je ne suis point à moi ; les destinées me rappellent dans ma patrie. Mentor, qui a la sagesse des dieux, m'ordonne en leur nom de partir. Que voulez-vous que je fasse ? Renoncerais-je à mon pere, à ma mere, à ma patrie, qui me doit être encore plus chere qu'eux ? Étant né pour être roi, je ne suis pas

destiné à une vie douce et tranquille, ni à suivre mes inclinations. Votre royaume est plus riche et plus puissant que celui de mon pere ; mais je dois préférer ce que les dieux me destinent, à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux si j'avois Antiope pour épouse, sans espérance de votre royaume : mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aïlle où mes devoirs m'appellent, et que ce soit mon pere qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? n'est-ce pas sur cette promesse, que j'ai combattu pour vous contre Adraste avec les alliés ? Il est temps que je songe à réparer mes malheurs domestiques. Les dieux, qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde

Mentor après avoir perdu tout le reste ? Je n'ai plus ni biens, ni retraite, ni pere, ni mere, ni patrie assurée : il ne me reste qu'un homme sage et vertueux, qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer, et consentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrois plutôt. Arrachez-moi la vie ; la vie n'est rien : mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Télémaque parloit, sa voix devenoit plus forte, et sa timidité disparoissoit. Idoménée ne savoit que répondre, et ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lorsqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ses regards et par ses gestes de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles :

Ne vous affligez point : nous vous quittons ; mais la sagesse qui préside aux conseils des dieux demeurera sur vous : croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyés ici pour sauver votre royaume, et pour vous ramener de vos égarements. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous servira fidèlement : la crainte des dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compassion pour les misérables, seront toujours dans son cœur. Écoutez-le, servez-vous de lui avec confiance et sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer est de l'obliger à vous dire tous vos défauts sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre ab-

sence ne vous nuira point, et vous vivrez heureux : mais si la flatterie, qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conseils désintéressés, vous êtes perdu. Ne vous laissez point abattre mollement à la douleur, mais efforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous soulager, et pour n'abuser jamais de votre confiance ; je puis vous répondre de lui : les dieux vous l'ont donné comme ils m'ont donné à Télémaque. Chacun doit suivre courageusement sa destinée ; il est inutile de s'affliger. Si jamais vous aviez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Télémaque à son père et à son pays, je reviendrois vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible ! Je ne cherche

ni biens ni autorité sur la terre ; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice et la vertu. Pourrois-je oublier jamais la confiance et l'amitié que vous m'avez témoignées !

A ces mots Idoménée fut tout-à-coup changé ; il sentit son cœur apaisé, comme Neptune de son trident apaise les flots en courroux et les plus noires tempêtes : il restoit seulement en lui une douleur douce et paisible ; c'étoit plutôt une tristesse et un sentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'espérance du secours des dieux, commencerent à renaître au dedans de lui.

Hé bien ! dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, et ne se point décourager. Du moins souvenez-vous d'Idoménée quand vous serez arrivé à Ithaque, où votre sagesse

vous comblera de prospérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, et que vous y avez laissé un roi malheureux qui n'espere qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus, je n'ai garde de résister aux dieux qui m'avoient prêté un si grand trésor. Allez aussi, Mentor, le plus grand et le plus sage de tous les hommes (si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, et si vous n'êtes pas une divinité sous une forme empruntée pour instruire les hommes foibles et ignorants), allez conduire le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir que d'être le vainqueur d'Adraste. Allez tous deux : je n'ose plus parler ; pardonnez mes soupirs. Allez, vivez, soyez heureux ensemble ; il ne me reste plus rien au monde que le souvenir de vous avoir possédés ici. Ô beaux jours !

trop heureux jours ! jours dont je n'ai pas assez connu le prix ! jours trop rapidement écoulés ! vous ne reviendrez jamais ! jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voient !

Mentor prit ce moment pour le départ ; il embrassa Philoclès , qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour se tirer de celles d'Idoménée ; mais Idoménée , prenant le chemin du port , se mit entre Mentor et Télémaque ; il les regardoit , il gémissoit , il commençoit des paroles entrecoupées , et n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de matelots : on tend les cordages , on leve les voiles , le vent favorable se leve. Télémaque et Mentor , les larmes aux yeux , prennent congé du roi , qui les tient

long-temps serrés entre ses bras, et
qui les suit des yeux aussi loin qu'il
le peut.

FIN DU LIVRE VINGT-TROISIEME.

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας

TÉLÉMAQUE.

LIVRE XXIV.

S O M M A I R E

DU LIVRE VINGT-QUATRIEME.

PENDANT leur navigation, Télémaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultés sur la maniere de bien gouverner les peuples, entre autres celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, et n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une isle où Ulysse venoit d'aborder. Télémaque l'y voit, et lui parle sans le reconnoître : mais, après l'avoir vu embarquer, il sent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son pere, et éprouve sa piété et sa patience en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la déesse Minerve, cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme, et se fait connoître. Elle donne à Télémaque ses dernieres instructions, et disparoit. Après quoi Télémaque arrive à Ithaque, et retrouve Ulysse son pere chez le fidele Eumée.

04504

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βέροιας



Τὸ εἶδος τοῦ γένους

ἡ ἀνθρώπου (ἡ ἀνθρώπου)

10700

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

DÉJÀ les voiles s'enflent, on leve les ancres, la terre semble s'enfuir. Le pilote expérimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate, dont la tête se cache dans un tourbillon de frimas glacés, et les monts acrocérauniens, qui montrent encore un front orgueilleux au ciel, après avoir été si souvent écrasés par la foudre.

Pendant cette navigation, Télémaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées. D'abord elles me paroissoient comme un songe ; mais peu-à-peu elles se démêlent dans mon esprit, et s'y présentent clairement : comme tous les objets paroissent sombres et en confusion le matin aux premières



lueurs de l'aurore, mais ensuite ils semblent sortir comme d'un chaos, quand la lumière, qui croît insensiblement, les distingue et leur rend, pour ainsi dire, leurs figures et leurs couleurs naturelles. Je suis très persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les différents caracteres d'esprits pour les choisir et les appliquer selon leurs talents : mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : Il faut étudier les hommes pour les connoître; et pour les connoître il en faut voir, et traiter avec eux. Les rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables de plus hautes

fonctions. Comment est-ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux ? c'est à force d'en voir et de remarquer leurs défauts et leurs perfections avec des gens expérimentés. Tout de même, parlez souvent des bonnes et des mauvaises qualités des hommes avec d'autres hommes sages et vertueux, qui aient long-temps étudié leurs caractères ; vous apprendrez insensiblement comme ils sont faits, et ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à connoître les bons et les mauvais poètes ? c'est la fréquente lecture, et la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la poésie. Qui est-ce qui vous a acquis le discernement sur la musique ? c'est la même application à observer les divers musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes, si on ne

les connoît pas ? et comment les connoitra-t-on, si l'on ne vit jamais avec eux ? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part et d'autre que des choses indifférentes et préparées avec art : il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur toutes les ressources secretes qui y sont, de les tâter de tous côtés, de les sonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par savoir ce qu'ils doivent être ; il faut savoir ce que c'est que vrai et solide mérite, pour discerner ceux qui en ont d'avec ceux qui n'en ont pas.

On ne cesse de parler de vertu et de mérite, sans savoir ce que c'est précisément que le mérite et la vertu. Ce ne sont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plupart des

hommes, qui se font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de justice, de raison et de vertu, pour connoître ceux qui sont raisonnables et vertueux. Il faut savoir les maximes d'un bon et sage gouvernement, pour connoître les hommes qui ont ces maximes, et ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité. En un mot, pour mesurer plusieurs corps, il faut avoir une mesure fixe : pour juger, il faut tout de même avoir des principes constants auxquels tous nos jugements se réduisent. Il faut savoir précisément quel est le but de la vie humaine, et quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes. Ce but unique et essentiel est de ne vouloir jamais l'autorité et la grandeur pour soi ; car cette recherche ambitieuse n'iroit qu'à satisfaire un orgueil tyrannique ; mais

on doit se sacrifier dans les peines infinies du gouvernement, pour rendre les hommes bons et heureux. Autrement on marche à tâtons et au hasard pendant toute la vie : on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne consulte point les astres, et à qui toutes les côtes voisines sont inconnues ; il ne peut faire que naufrage.

Souvent les princes, faute de savoir en quoi consiste la vraie vertu, ne savent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes. La vraie vertu a pour eux quelque chose d'âpre ; elle leur paroît trop austère et indépendante ; elle les effraie et les aigrit : ils se tournent vers la flatterie. Dès lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincérité ni de vertu ; dès lors ils courent après un vain fantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la véritable.

Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre : car les bons connoissent bien les méchants ; mais les méchants ne connoissent point les bons , et ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels princes ne savent que se défier de tout le monde également : ils se cachent, ils se renferment, ils sont jaloux sur les moindres choses ; ils craignent les hommes , et se font craindre d'eux. Ils fuient la lumière, ils n'osent paroître dans leur naturel. Quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être ; car la curiosité maligne de leurs sujets pénètre et devine tout : mais ils ne connoissent personne. Les gens intéressés qui les obsèdent sont ravis de les voir inaccessibles. Un roi inaccessible aux hommes l'est aussi à la vérité : on noircit par d'infâmes rapports

et on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces sortes de rois passent leur vie dans une grandeur sauvage et farouche, ou craignant sans cesse d'être trompés, ils le sont toujours inévitablement, et méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions et tous leurs préjugés; les bons même ont leurs défauts et leurs préventions. De plus on est à la merci des rapporteurs; nation basse et maligne qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plutôt que de cesser de nuire, qui se joue, pour son intérêt, de la défiance et de l'indigne curiosité d'un prince foible et ombrageux.

Connoissez donc, ô mon cher Télémaque, connoissez les hommes :

examinez-les, faites-les parler les uns sur les autres, éprouvez-les peu-à-peu, ne vous livrez à aucun. Profitez de vos expériences, lorsque vous aurez été trompé dans vos jugements ; car vous serez trompé quelquefois : les méchants sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisements. Apprenez par-là à ne juger promptement de personne ni en bien ni en mal ; l'un et l'autre est très dangereux : ainsi vos erreurs passées vous instruiront très utilement. Quand vous aurez trouvé des talents et de la vertu dans un homme, servez-vous-en avec confiance : car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture ; ils aiment mieux de l'estime et de la confiance que des trésors. Mais ne les gêtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes : tel eût été toujours vertueux, qui ne l'est plus, parceque son

maître lui a donné trop d'autorité et trop de richesses. Quiconque est assez aimé des dieux pour trouver dans tout un royaume deux ou trois vrais amis, d'une sagesse et d'une bonté constante, trouve bientôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent, pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même sur les autres sujets.

Mais faut-il, disoit Télémaque, se servir des méchants quand ils sont habiles, comme je l'ai oui dire souvent? On est souvent, répondoit Mentor, dans la nécessité de s'en servir. Dans une nation agitée et en désordre, on trouve souvent des gens injustes et artificieux qui sont déjà en autorité : ils ont des emplois importants qu'on ne peut leur ôter; ils ont acquis la confiance de certaines per-

sonnes puissantes qu'on a besoin de ménager : il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes scélérats, parce qu'on les craint, et qu'ils peuvent tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un temps : mais il faut aussi avoir en vue de les rendre peu-à-peu inutiles. Pour la vraie et intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais ; car ils peuvent en abuser, et vous tenir ensuite malgré vous par votre secret ; chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations passagères ; traitez-les bien ; engagez-les par leurs passions mêmes à vous être fideles, car vous ne les tiendrez que par-là : mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus secretes. Ayez toujours un ressort prêt pour les remuer à votre gré ; mais ne leur donnez jamais la clef de votre

cœur ni de vos affaires. Quand votre état devient paisible, réglé, conduit par des hommes sages et droits dont vous êtes sûr, peu-à-peu les méchants dont vous étiez contraint de vous servir deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter ; car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchants : mais, en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il est nécessaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité ; il faut néanmoins relever peu-à-peu l'autorité, et réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement si on les laissoit faire. Après tout, c'est un mal que le bien se fasse par les méchants ; et quoique ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu-à-peu à le faire cesser. Un prince sage, qui ne veut que le bon ordre et la justice, parviendra

avec le temps à se passer des hommes corrompus et trompeurs; il en trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante.

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une nation; il est nécessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor: l'application que vous avez à chercher les hommes habiles et vertueux, pour les élever, excite et anime tous ceux qui ont du talent et du courage; chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, et qui deviendroient de grands hommes si l'émulation et l'espérance du succès les animoient au travail! Combien y a-t-il d'hommes que la misère et l'impuissance de s'élever par la vertu tentent de s'élever par le crime! Si donc

vous attachez les récompenses et les honneurs au génie et à la vertu, combien de sujets se formeront d'eux-mêmes ! Mais combien en formerez-vous en les faisant monter de degré en degré depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers ! Vous exercerez leurs talents ; vous éprouverez l'étendue de leur esprit et la sincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places auront été nourris sous vos yeux dans les inférieures ; vous les aurez suivis toute leur vie de degré en degré : vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi avec Télémaque, ils apperçurent un vaisseau phéacien qui avoit relâché dans une petite isle déserte et sauvage bordée de rochers affreux. En même

temps les vents se turent, les plus doux zéphyrs même semblèrent retenir leurs haleines; toute la mer devint unie comme une glace; les voiles abattues ne pouvoient plus animer le vaisseau; l'effort des rameurs déjà fatigués étoit inutile: il fallut aborder en cette isle, qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre temps moins calme on n'auroit pu y aborder sans un grand péril.

Les Phéaciens, qui attendoient le vent, ne paroissoient pas moins impatients que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpés. Aussitôt il demande au premier homme qu'il rencontre s'il n'a point vu Ulysse, roi d'Ithaque, dans la maison du roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'étoit adressé par

hasard n'étoit pas Phéacien ; c'étoit un étranger inconnu , qui avoit un air majestueux , mais triste et abattu : il paroissoit rêveur , et à peine écoutait-il d'abord la question de Télémaque ; mais enfin il lui répondit : Ulysse , vous ne vous trompez pas , a été reçu chez le roi Alcinoüs , comme en un lieu où l'on craint Jupiter , et où l'on exerce l'hospitalité : mais il n'y est plus , et vous l'y chercheriez inutilement ; il est parti pour revoir Ithaque , si les dieux apaisés souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses dieux pénates.

A peine cet étranger eut prononcé tristement ces paroles , qu'il se jeta dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher , d'où il regardoit attentivement la mer , fuyant les hommes qu'il voyoit , et paroissant affligé de ne pouvoir partir.

Télémaque le regardoit fixement ; plus il le regardoit , plus il étoit ému et étonné. Cet inconnu , disoit-il à Mentor , m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit , et qui est plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le suis ; et je sens que mon cœur s'intéresse pour cet homme , sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu ; à peine a-t-il daigné m'écouter et me répondre : je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux.

Mentor , souriant , répondit : Voilà à quoi servent les malheurs de la vie ; ils rendent les princes modérés , et sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prospérités , ils se croient des dieux , ils veulent que les montagnes s'applanissent pour les contenter , ils comptent pour rien les

hommes, ils veulent se jouer de la nature entière. Quand ils entendent parler de souffrances, ils ne savent ce que c'est; c'est un songe pour eux : ils n'ont jamais vu la distance du bien et du mal. L'infortune seule peut leur donner de l'humanité, et changer leur cœur de rocher en un cœur humain : alors ils sentent qu'ils sont hommes, et qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parcequ'il est, comme vous, errant sur ce rivage; combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lorsque vous le verrez un jour souffrir, ce peuple que les dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un berger, et qui sera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre imprudence ! car les peuples ne

souffrent que par les fautes des rois ,
qui devroient veiller pour les empêcher
de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi ,
Télémaque étoit plongé dans la tris-
tesse et dans le chagrin : il lui répon-
dit enfin avec un peu d'émotion : Si
toutes ces choses sont vraies , l'état
d'un roi est bien malheureux. Il est
l'esclave de tous ceux auxquels il pa-
roît commander ; il est fait pour eux ;
il se doit tout entier à eux ; il est
chargé de tous leurs besoins ; il est
l'homme de tout le peuple et de cha-
cun en particulier : il faut qu'il s'ac-
commode à leurs foiblesses , qu'il les
corrige en pere , qu'il les rende sages
et heureux. L'autorité qu'il paroît
avoir n'est point la sienne ; il ne peut
rien faire ni pour sa gloire ni pour
son plaisir ; son autorité est celle des
lois , il faut qu'il leur obéisse pour

en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler, il n'est que le défenseur des lois pour les faire régner ; il faut qu'il veille et qu'il travaille pour les maintenir : il est l'homme le moins libre et le moins tranquille de son royaume ; c'est un esclave qui sacrifie son repos et sa liberté pour la liberté et la félicité publiques.

Il est vrai, répondit Mentor, que le roi n'est roi que pour avoir soin de son peuple comme un berger de son troupeau, ou comme un pere de sa famille ; mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens ? Il corrige les méchants par des punitions ; il encourage les bons par des récompenses : il représente les dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas assez de gloire à faire garder les lois ? Celle

de se mettre au-dessus des lois est une gloire fausse qui ne mérite que de l'horreur et du mépris. S'il est méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne sauroit trouver aucune paix dans ses passions et dans sa vanité : s'il est bon, il doit goûter le plus pur et le plus solide de tous les plaisirs à travailler pour la vertu, et à attendre des dieux une éternelle récompense.

Télémaque, agité au dedans par une peine secrete, sembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, et qu'il les eût lui-même enseignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit, contre ses véritables sentiments, un esprit de contradiction et de subtilité pour rejeter les vérités que Mentor lui expliquoit : il opposoit à ces raisons l'ingratitude des hommes. Quoi ! disoit-il,

prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes qui ne vous aimeront peut-être jamais, et pour faire du bien à des méchants qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire !

Mentor lui répondoit patiemment : Il faut compter sur l'ingratitude des hommes, et ne laisser pas de leur faire du bien : il faut les servir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'est jamais perdu : si les hommes l'oublient, les dieux s'en souviennent et le récompensent. De plus, si la multitude est ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui sont touchés de votre vertu. La multitude même, quoique changeante et capricieuse, ne laisse pas de faire tôt ou tard une espece de justice à la véritable vertu.

Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes ? ne travaillez point uniquement à les rendre puissants , riches , redoutables par les armes , heureux par les plaisirs : cette gloire , cette abondance et ces délices , les corrompront ; ils n'en seront que plus méchants , et par conséquent plus ingrats : c'est leur faire un présent funeste ; c'est leur offrir un poison délicieux. Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs , à leur inspirer la justice , la sincérité , la crainte des dieux , l'humanité , la fidélité , la modération , le désintéressement. En les rendant bons , vous les empêcherez d'être ingrats , vous leur donnerez le véritable bien , qui est la vertu : et la vertu , si elle est solide , les attachera toujours à celui qui la leur aura inspirée. Ainsi , en leur donnant les véritables biens , vous vous ferez du bien à vous-même ,

et vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des princes qui ne les ont jamais exercés qu'à l'injustice, qu'à l'ambition sans bornes, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi? Le prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Si au contraire il travailloit par ses exemples et par son autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leurs vertus; ou du moins ils trouveroient dans la sienne et dans l'amitié des dieux de quoi se consoler de tous les mécomptes.

A peine ce discours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empressement vers les Phéaciens du vaisseau qui étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entre eux, pour

lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, et s'ils n'avoient point vu Ulysse. Le vieillard répondit :

Nous venons de notre isle, qui est celle des Phéaciens ; nous allons chercher des marchandises vers l'Épire. Ulysse, comme on vous l'a déjà dit, a passé dans notre patrie, mais il en est parti. Quel est, ajouta aussitôt Télémaque, cet homme si triste qui cherche les lieux les plus déserts en attendant que votre vaisseau parte ? C'est, répondit le vieillard, un étranger qui nous est inconnu : mais on dit qu'il se nomme Cléomenes ; qu'il est né en Phrygie ; qu'un oracle avoit prédit à sa mère, avant sa naissance, qu'il seroit roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie ; et que, s'il y demeueroit, la colere des dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste. Dès qu'il fut né, ses

parents le donnerent à des matelots qui le portèrent dans l'isle de Lesbos. Il y fut nourri en secret aux dépens de sa patrie, qui avoit un si grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuste, agréable, et adroit à tous les exercices du corps ; il s'appliqua même avec beaucoup de goût et de génie aux sciences et aux beaux arts : mais on ne put le souffrir dans aucun pays. La prédiction faite sur lui devint célèbre ; on le reconnut bientôt par-tout où il alla ; par-tout les rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadèmes. Ainsi il est errant depuis sa jeunesse, et il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui soit libre de s'arrêter. Il a souvent passé chez des peuples fort éloignés du siën ; mais à peine est-il arrivé dans une ville, qu'on y découvre sa naissance et l'oracle qui le regarde. Il a beau se

cacher, et choisir en chaque lieu quelque genre de vie obscure : ses talents éclatent toujours, dit-on, malgré lui, et pour la guerre, et pour les lettres, et pour les affaires les plus importantes ; il se présente toujours en chaque pays quelque occasion imprévue qui l'entraîne, et qui le fait connoître au public. C'est son mérite qui fait son malheur ; il le fait craindre, et l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa destinée est d'être estimé, aimé, admiré par-tout, mais rejeté de toutes les terres connues. Il n'est plus jeune, et cependant il n'a pu encore trouver aucune côte, ni de l'Asie ni de la Grece, où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos. Il paroît sans ambition, et il ne cherche aucune fortune : il se trouveroit trop heureux que l'oracle ne lui eût jamais promis la royauté. Il ne lui reste au-

cune espérance de revoir jamais sa patrie ; car il sait qu'il ne pourroit porter que le deuil et les larmes dans toutes les familles. La royauté même pour laquelle il souffre ne lui paroît point desirable ; il court malgré lui après elle , par une triste fatalité , de royaume en royaume , et elle semble fuir devant lui pour se jouer de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse : funeste présent des dieux qui trouble tous ses plus beaux jours , et qui ne lui cause que des peines , dans l'âge où l'homme infirme n'a plus besoin que de repos ! Il s'en va , dit-il , chercher vers la Thrace quelque peuple sauvage et sans lois qu'il puisse assembler , policer et gouverner pendant quelques années ; après quoi , l'oracle étant accompli , on n'aura plus rien à craindre de lui dans les royaumes les plus florissans ; il compte de se retirer

alors dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime passionnément. C'est un homme sage et modéré, qui craint les dieux, qui connoît bien les hommes, et qui sait vivre en paix avec eux, sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette conversation, Télémaque retournoit souvent les yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent soulevoit les flots qui venoient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Télémaque : Il faut que je parte ; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il court au rivage : on s'embarque ; on n'entend que cris confus sur ce rivage, par l'ardeur des marins impatients de partir.

Cet inconnu qu'on nommoit Cléomènes avoit erré quelque temps dans le milieu de l'isle, montant sur le sommet de tous les rochers, et considérant de là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vue, et il ne cessoit d'observer ses pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses, et servant de jouet à une rigoureuse fortune, loin de sa patrie. Au moins, disoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque : mais ce Cléomènes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adoucissoit la peine de Télémaque. Enfin cet homme, voyant son vaisseau prêt, étoit descendu de ces rochers escarpés avec autant de vitesse et d'agilité qu'Apollon, dans les

forêts de Lycie, ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des précipices pour aller percer de ses fleches les cerfs et les sangliers. Déjà cet inconnu est dans le vaisseau, qui fend l'onde amere et qui s'éloigne de la terre.

Alors une impression secrete de douleur saisit le cœur de Télémaque : il s'afflige sans savoir pourquoi ; les larmes coulent de ses yeux, et rien ne lui est si doux que de pleurer. En même temps il apperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente couchés sur l'herbe, et profondément endormis. Ils étoient las et abattus : le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, et tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Télémaque est étonné de voir cet assoupissement universel des

Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été si attentifs et si diligents pour profiter du vent favorable : mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau phéacien prêt à disparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller ; un étonnement et un trouble secret tiennent ses yeux attachés vers ce vaisseau déjà parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchissent un peu dans l'onde azurée. Il n'écoute pas même Mentor qui lui parle ; et il est tout hors de lui-même, dans un transport semblable à celui des Ménades lorsqu'elles tiennent le thyrsé en main, et qu'elles font retentir de leurs cris insensés les rives de l'Hebre et les montagnes de Rhodope et d'Ismare.

Enfin il revient un peu de cette espece d'enchantement ; et les larmes recommencent à couler de ses yeux.

Alors Mentor lui dit : Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer ; la cause de votre douleur, qui vous est inconnue, ne l'est pas à Mentor : c'est la nature qui parle, et qui se fait sentir ; c'est elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une si vive émotion est le grand Ulysse : ce qu'un vieillard phéacien vous a raconté de lui sous le nom de Cléomenes n'est qu'une fiction faite pour cacher plus sûrement le retour de votre père dans son royaume. Il s'en va tout droit à Ithaque ; déjà il est bien près du port, et il revoit enfin ces lieux si long-temps désirés. Vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais sans le connoître : bientôt vous le verrez et vous le connoîtrez, et il vous connoîtra ; mais maintenant les dieux ne pouvoient permettre votre

reconnoissance hors d'Ithaque. Son cœur n'a pas été moins ému que le vôtre; il est trop sage pour se découvrir à nul mortel, dans un lieu où il pourroit être exposé à des trahisons, et aux insultes des cruels amants de Pénélope. Ulysse votre pere est le plus sage de tous les hommes; son cœur est comme un puits profond, on ne sauroit y puiser son secret. Il aime la vérité, et ne dit jamais rien qui la blesse : mais il ne la dit que pour le besoin; et la sagesse, comme un sceau, tient toujours ses levres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant ! combien s'est-il fait de violence pour ne se point découvrir ! que n'a-t-il pas souffert en vous voyant ! Voilà ce qui le rendoit triste et abattu.

Pendant ce discours, Télémaque, attendri et troublé, ne pouvoit rete-

nir un torrent de larmes ; les sanglots l'empêcherent même long-temps de répondre : enfin il s'écria : Hélas ! mon cher Mentor, je sentoís bien dans cet inconnu je ne sais quoi qui m'attiroit à lui et qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit, avant son départ, que c'étoit Ulysse, puisque vous le connoissiez ? Pourquoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler, et sans faire semblant de le connoître ? Quel est donc ce mystere ? Serai-je toujours malheureux ? les dieux irrités me veulent-ils tenir comme Tantale altéré, qu'une eau trompeuse amuse, s'enfuyant de ses levres avides ? Ulysse ! Ulysse ! m'avez-vous échappé pour jamais ? Peut-être ne le verrai-je plus ! Peut-être que les amants de Pénélope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient ! Au moins, si

je le suivois, je mourrois avec lui ! Ô Ulysse ! ô Ulysse ! si la tempête ne vous rejette point encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie), je tremble de peur que vous n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon à Mycenes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'embrasserois ; je serois déjà avec lui dans le port d'Ithaque ; nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en souriant : Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes sont faits : vous voilà tout désolé parceque vous avez vu votre pere sans le reconnoître. Que n'eussiez-vous pas donné hier pour être assuré qu'il n'étoit pas mort ? aujourd'hui vous en êtes assuré par vos propres yeux ; et cette assurance,

qui devoit vous combler de joie, vous laisse dans l'amertume ! Ainsi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus désiré, dès qu'il le possède ; et il est ingénieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne possède pas encore.

C'est pour exercer votre patience que les dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce temps comme perdu ; sachez que c'est le plus utile de votre vie, car il vous exerce dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de soi et des autres : l'impatience, qui paroît une force et une vigueur de l'ame, n'est qu'une foiblesse et une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne sait pas attendre et souffrir est comme celui qui ne sait pas se taire sur un secret : l'un et

l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, et qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand il le faut, ses coursiers fongueux; ils n'obéissent plus au frein, ils se précipitent; et l'homme foible auquel ils échappent est brisé dans sa chute. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses desirs indomtés et farouches dans un abyme de malheurs: plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste: il n'attend rien; il ne se donne le temps de rien mesurer; il force toutes choses pour se contenter; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr; il brise les portes, plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre; il veut moissonner quand le sage laboureur sème: tout ce qu'il fait à la hâte et à contretemps est mal fait, et ne peut

avoir de durée non plus que ses desirs volages. Tels sont les projets insensés d'un homme qui croit pouvoir tout, et qui se livre à ses desirs impatients pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Télémaque, que les dieux exercent tant votre patience, et semblent se jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous espérez se montrent à vous, et s'enfuient comme un songe léger que le réveil fait disparaître, pour vous apprendre que les choses mêmes qu'on croit tenir dans ses mains échappent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous seront pas aussi utiles que sa longue absence et les peines que vous souffrez en le cherchant.

Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une dernière

épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur presser les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à-coup, et l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gazon ; l'encens fume, le sang des victimes coule. Télémaque pousse des soupirs tendres vers le ciel, et reconnoît la puissante protection de la déesse.

A peine le sacrifice est-il achevé, qu'il suit Mentor dans les routes sombres d'un petit bois voisin. Là il apperçoit tout-à-coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme : les rides de son front s'effacent, comme les ombres disparaissent quand l'Aurore, de ses doigts de rose, ouvre les portes de l'orient, et enflamme tout l'horizon ; ses yeux creux et austères

se changent en des yeux bleus d'une douceur céleste et pleins d'une flamme divine; sa barbe grise et négligée disparoit; des traits nobles et fiers, mêlés de douceur et de grace, se montrent aux yeux de Télémaque ébloui. Il reconnoît un visage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre et nouvellement éclosé au soleil; on y voit la blancheur des lis mêlée de roses naissantes. Sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse avec une majesté simple et négligée: une odeur d'ambrosie se répand de ses cheveux flottants; ses habits éclatent comme les vives couleurs dont le soleil, en se levant, peint les sombres voûtes du ciel et les nuages qu'il vient dorer. Cette divinité ne touche point du pied à terre; elle coule légèrement dans l'air comme un oiseau le fend de ses ailes. Elle tient de sa puissante

main une lance brillante capable de faire trembler les villes et les nations les plus guerrières; Mars même en seroit effrayé. Sa voix est douce et modérée, mais forte et insinuante: toutes ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Télémaque, et qui lui font ressentir je ne sais quelle douleur délicieuse: sur son casque paroît l'oiseau triste d'Athènes, et sur sa poitrine brille la redoutable égide. A ces marques, Télémaque reconnoît Minerve.

Ô déesse, dit-il, c'est donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son pere!... Il vouloit en dire davantage; mais la voix lui manqua, ses levres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui sortoient avec impétuosité du fond de son cœur: la divinité présente l'accabloit, et il étoit comme

un homme qui dans un songe est oppressé jusqu'à perdre la respiration, et qui, par l'agitation pénible de ses levres, ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous ; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes, et de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des expériences sensibles les vraies et les fausses maximes par lesquelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs : car quel est l'homme qui peut gouverner sagement s'il n'a jamais souffert, et s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité ?

Vous avez rempli, comme votre pere, les terres et les mers de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas. Il ne vous reste plus qu'un court et facile trajet jusques à Ithaque, où il arrive dans ce moment : combattez avec lui, et obéissez-lui comme le moindre de ses sujets ; donnez - en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouse Antiope, et vous serez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse et la vertu.

Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveler l'Âge d'or : écoutez tout le monde ; croyez peu de gens ; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même : craignez de vous tromper ; mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé.

Aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire quand l'amour manque : mais il la faut toujours employer à regret, comme les remèdes violents et les plus dangereux.

Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voudrez entreprendre ; prévoyez les plus terribles inconvénients ; et sachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, et à les mépriser quand ils deviennent nécessaires. Celui qui ne veut pas les voir n'a pas assez de courage pour en supporter tranquillement la vue : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, et qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage et magnanime.

Fuyez la mollesse, le faste, la profusion ; mettez votre gloire dans la simplicité : que vos vertus et vos

bonnes actions soient les ornements de votre personne et de votre palais ; qu'elles soient la garde qui vous environne ; et que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai honneur.

N'oubliez jamais que les rois ne regnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples. Les biens qu'ils font s'étendent jusques dans les siècles les plus éloignés : les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération jusqu'à la postérité la plus reculée. Un mauvais regne fait quelquefois la calamité de plusieurs siècles.

Sur-tout soyez en garde contre votre humeur : c'est un ennemi que vous porterez par-tout avec vous jusques à la mort ; il entrera dans vos conseils , et vous trahira si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les

Δημόσια Κεντρική Βιβλιοθήκη Βερόισα

